

C R I S O L

Publication du Centre de Recherches ibériques et ibéro-américaines
de l'Université de Paris X - Nanterre

(Directeurs : Bernard SESE et Charles MINGUET)

200, Avenue de la République

92001 NANTERRE CEDEX

-:--

Directeur de la publication :

Bernard SESE

Comité de rédaction :

Bernard DARBORD

Jacqueline FERRERAS

Brigitte JOURNEAU

Leo MARZO

Charles MINGUET

Arcadio PARDO

Jeanine POTELET

Gisele PROST

Secrétaire de rédaction :

Gisele PROST

-:--

Administration

Université de Paris X - Nanterre

Bat. F - 3 étage - Bureau B.346

tél : 47 25 92 34 Poste 7358

Diffusion : PUBLIDIX Université de Paris X - NANTERRE

Prix : 50 francs

Paie ment libellé en francs français par : - mandat
- chèque bancaire
- chèque postal (CCP PARIS 9137-96M)

à l'ordre de Monsieur l'Agent comptable de l'Université de PARIS X
200, Avenue de la République 92001 NANTERRE CEDEX

SOMMAIRE

Catherine GAINARD 1939-1989, 50 ans déjà : Antonio Machado nous quittait.....P.	3
Christian ANDRES Juegos mitológicos y amorosos en el teatro de Lope de Vega.....P.	13
Isabelle LAUREAU Les organistes et organiers espagnols au siècle d'or.....P.	23
Jean-François AGUINAGA Francisco Ferrer : Influence et symbole.....P.	29
A. DARIO LARA Apuntes para una biografía Cuarenta años después (1948-1988).....P.	47
Gilbert ZONANA Traduire de la poésie.....P.	65
Juana SANCHEZ-GEY VENEGAS La filosofía española : Una filosofía por descubrir.....P.	71
Maruja SERRANO Un modelo de vida filosófica : Xavier Zubiri.....P.	83
Laurence BURGORGUE Le Père Lebret : Portrait d'un homme au service des hommes.....P.	99.



Antonio Machado

mort à Collioure (P.O.) le 22 février 1939

Février 1989 : Cinquantenaire de sa mort

Dessin exécuté par Josep Castell et
édité par Graphic Eclair (93 Villemomble)
pour Josette et Georges Colomer

1939-1989, 50 ANS DEJA : ANTONIO MACHADO NOUS QUITTAIT...

Le 22 février 39 s'éteignait à Collioure, dans un modeste hôtel "la Casa Quintana", l'un de nos plus grands poètes espagnols. La cause du décès -dans le constat établi par le docteur Cazabens- fut : "congestion", mais il est indéniable que, plus que le froid de l'hiver français, ce fut la douleur d'avoir dû quitter l'Espagne qui tua le poète...

Pour Antonio Machado, pour cet homme intègre et fidèle, il était impensable de trahir ses idées et il n'était pas quelqu'un qui pût accepter la plus petite compromission. Il ne pouvait, donc, que partir de cette Espagne qu'il avait tant aimée et qu'il a si bien chantée dans ces vers, mais, cette séparation lui fut fatale.

Antonio Machado est, pour moi, l'incarnation même d'une des plus belles qualités qui soient : la fidélité.

Certes, dans le monde où nous vivons, il semble que cette valeur soit devenue, pour beaucoup, un mot vide de sens : on est à l'heure du changement, de la "movida", tout bouge, tout se transforme. Comment, alors, et surtout pourquoi rester fidèle à l'être aimé, à ses amis, à ses convictions?.

Autour de nous, tant de Judas trahissent, renient sans vergogne, tant de nouveaux Tartuffe suent l'hypocrisie, tant de modernes Ponce Pilate laissent aller les valeurs essentielles en se satisfaisant de leurs intérêts égoïstes et en se désintéressant du sort d'autrui...

Mais, constant et fidèle, Machado, lui, le fut, partout et toujours.

Tout d'abord, vis à vis de sa femme Leonor, disparue en 1912, en pleine jeunesse.

On sait le déchirement que lui causa la perte de cette épouse qui lui fut si tôt et si cruellement ravie. Il lui consacra des vers admirables avec cette tendresse et cette pudeur, plénitude et délicatesse de sentiments qui sont si rares. C'est en pensant à Leonor, qu'il va revoir, -avant de quitter a tout jamais Soria-, les rives du Duero où ils aimaient à se promener :

"He vuelto a ver los álamos dorados,

...

¡Álamos del amor que ayer tuvisteis
de ruiseñores vuestras ramas llenas;
álamos que seréis mañana liras
del viento perfumado en primavera;
álamos del amor cerca del agua
que corre y pasa y sueña,
álamos de las márgenes del Duero,
conmigo vais, mi corazón os lleva!". (1)

Dans le poème Caminos, il s' imagine, main dans la main, avec sa jeune femme près de ces mêmes peupliers :

"¿No ves, Leonor, los álamos del río
con sus ramajes yertos?
Mira el Moncayo azul y blanco; dame
tu mano y paseemos.

...

Sentí tu mano en la mía,
tu mano de compañera,
tu voz de niña en mi oído
como una campana nueva,
como una campana virgen
de un alba de primavera.
¡Eran tu voz y tu mano,
en sueños, tan verdaderas!..." (2)

Mais la dure réalité vient l'arracher à ses rêves : en ce printemps 1913, il est seul, en terre andalouse, et il se sent :

"triste, cansado, pensativo y viejo". (3)

La blessure ne se cicatrisera jamais et, bien des années après la mort de sa douce compagne, Machado nous confie :

"Mi corazón está donde ha nacido,
no a la vida, al amor, cerca del Duero...". (4)

En amitié, comme en amour, Antonio Machado conserve cette constance et cette fidélité.

Il saura toujours être à l'écoute de ses amis, immortaliser par le verbe leurs succès (5) ou, dans des sonnets, ciselés comme des bijoux, célébrer leur immense talent (6).

Et, à l'heure de la mort, surtout, il sait "se souvenir".

Ses "Eloges" funèbres se font l'écho d'une émotion vraie, de la douleur profonde que lui cause la disparition de son "Maître", don Francisco Giner de los Ríos (7), ou celle de Xavier Valcarce (8)...

Mais le plus émouvant hommage reste, sans aucun doute, celui qu'il rend à Federico García Lorca dans El Crimen fue en Granada (9).

Dans ce poème, Machado, avec un art consommé, est parvenu à une véritable osmose stylistique avec le poète disparu : les thèmes, l'écriture sont lorquiens.

"El yunque de las fraguas" est le "double" parfait de celle du Romance de la luna luna. Mais la situation même n'incite-t-elle pas à l'analogie?. Certes, il ne s'agit pas de la mort d'un enfant, mais García Lorca, fauché à la fleur de l'âge, n'avait-il pas, comme tout être jeune prématurément arraché à la vie, tout un monde de possibles qu'il eût pu réaliser?.

Dans les derniers vers du Crimen, on peut lire : "piedra y sueño". Cette association d'un élément matériel et du rêve est, on le sait, un procédé cher à Lorca.

Le rêve, ici, forme un tragique diptyque avec la pierre du sépulcre comme, dans le Romance de la luna luna, apparaissaient "Bronze et rêve, les gitans".

Mais, dans le poème de Machado, la mort n'est-elle pas devenue "gitane"?

Cette symbiose poétique laisse ainsi transparaître d'autres qualités d'Antonio Machado : sa générosité, sa modestie et sa discrétion. Il fait preuve du total oubli de soi d'un écrivain qui cède la place à celui que l'Elégie pleure, tout comme le pleure l'une des fontaines de l'Alhambra...

Cette fidélité totale à l'épouse ou à l'ami va se trouver sublimée dans un autre amour, lui aussi, sans faille : l'amour de Machado pour son pays.

Certes, l'Espagne, -en tant qu'inspiration littéraire chère à la Génération de 98-, est omniprésente dans l'oeuvre du poète et du prosateur, mais, c'est la Guerre Civile qui sera le détonateur des sublimes chants d'amour patriotique que sont les Poesías de Guerra (10).

Antonio Machado a toujours été un farouche dénonciateur de la guerre. Déjà, en 1914, il crie sa joie de voir l'Espagne rester en dehors du conflit car "la guerre est mauvaise et barbare" (11) et, dans España, en paz, il nous brosse un tableau apocalyptique des "désastres" de toute guerre :

"La guerra nos devuelve las podres y las pestes del Ultramar cristiano; el vértigo de horrores que trajo Atila a Europa con sus feroces huestes; las hordas mercenarias, los púnicos rencores; la guerra nos devuelve los muertos milenarios de cíclopes, centauros, Heracles y Teseos". (12)

Dans la tourmente qui va secouer l'Espagne à partir de 1936, Machado sait, -avec une lucidité et une hauteur de vue exceptionnelles pour qui est au coeur du conflit-, se rendre compte de la seule et tragique réalité qui va résulter de cette lutte fratricide : une Espagne déchirée, divisée, mutilée...

Dans Meditación del día (13), il écrit :

"Pienso en España vendida toda
de río a río, de monte a monte,
de mar a mar."

Dans ce même poème, la guerre lui apparaît "comme un ouragan" qui va tout dévaster, de l'ouest à l'est, du nord au sud :

"desde la fértil Extremadura
a estos jardines de limonar,
desde los grises cielos astures
a las marismas de luz y sal".

Ces quatre vers, dans un génial raccourci, font jaillir la Péninsule Ibérique dans son unité et son étonnante diversité.

Désormais, angoisse, désenchantement et désespoir finiront de briser le cœur du poète :

"No sabemos de quién va a ser mañana.
Alguien vendió la piedra de los lares
al pesado teutón, al hambre mora,
y al ítaló las puertas de los mares." (14)

...

"La guerra dio al amor el tajo fuerte.
Y es la total angustia de la muerte" (15)

Cette mort, Machado devait la rencontrer, peu de temps après, en terre d'exil...

Mais, en ce mois de février 89, ses amis se sont souvenus...

Un hommage discret a été rendu à Antonio Machado par l'Ateneo Iberoamericano de Paris -en collaboration avec la "Casa de España de París"- avec la participation d'universitaires français

et d'Antonio Gardo qui fut à l'origine de la "Fondation internationale Antonio Machado de Collioure". (16)

Une affiche commémorative vient d'être tirée. (17)

Déjà, la Presse se fait l'écho d'initiatives de grande envergure : on parle, en Espagne, de frapper des médailles, de sortir des séries de timbres, de poser des plaques...

Séville, ville natale du poète, ne pouvait qu'envisager une manifestation à caractère exceptionnel : elle a opté pour un Congrès international auquel participent d'éminents universitaires espagnols et étrangers (18) et c'est à don Alonso Zamora Vicente, membre de la "Real Academia", qu'a été confiée la délicate mission de clore cet important colloque.

Soria prévoit une extraordinaire dotation pour le prix de poésie "Leonor".

On pense, également, à des Jeux Floraux et à diverses autres cérémonies commémoratives. Aucun des moyens médiatiques n'a été oublié et un film retraçant la vie et l'oeuvre d'Antonio Machado a été tourné par TVE, avec un budget de cinquante millions de pesetas et une diffusion en plusieurs épisodes prévue dans les semaines à venir (19).

Ainsi, cette année semble devoir être un véritable "año machadiano" !.

Ces "hommages" ont, cependant, un défaut -inhérent à la notion même de "commémoration"- : un champ temporel limité.

Or, un poète "veut vaincre le temps" (20) : l'écriture lui permet d'en reculer les barrières, mais, seule la permanence de transmission d'une oeuvre lui confère l'immortalité. Et, c'est à nous, enseignants, que revient cette noble tâche.

Notre plus bel "hommage" est de donner, dans nos cours, la place qu'elle mérite à l'oeuvre d'Antonio Machado.

Notre mission consiste à faire connaître et aimer sa poésie toute de sincérité, d'authenticité et de ferveur. Nous sommes le maillon qui permettra, encore et toujours, à la longue chaîne des générations de "se souvenir". (21)

Pour ma part, ces quelques lignes écrites...
par fidélité.

Paris, ce 22 février 89.

Catherine GAINARD

NOTES

Toutes les citations d'Antonio Machado sont empruntées à la XIIIème édition des Poesías Completas, Colección Austral, Madrid, Espasa-Calpe, 1988.

La numérotation est celle retenue par Manuel Alvar. La lettre "S", qui suit le chiffre romain, implique qu'il s'agit de "poesías sueltas".

- (1) Campos de Castilla : CXIII, Campos de Soria, VIII, pp.172-173
- (2) Campos de Castilla, Caminos, pp.212-213
- (3) Ibidem, CXXI, p.213
- (4) Nuevas Canciones, los Sueños dialogados, II, p.321
- (5) Elogios CLI et CLII, pp.265-266 :
 - A don Miguel de Unamuno, pour la publication de sa Vida de don Quijote y Sancho.
 - A don Juan Ramón Jiménez, pour la publication de son recueil Arias Tristes.
- (6) Nuevas Canciones, Pío Baroja (pp.310-311), Azorín (p.311), A Eugenio d'Ors (pp.319-320)
- (7) Elogios, CXXXIX, A don Francisco Giner de los Ríos, poème écrit à Baeza et daté du 21/2/1915, pp.251-252
- (8) Elogios, CCLI, A Xavier Valcarce, pp.252-253
- (9) Poesías de Guerra, LXXXIV S, El crimen fue en Granada : a Federico García Lorca, pp.459-460
- (10) Poesías de Guerra (1936-1939), pp.454-466

- (11) Campos de Castilla, CXLV, España, en paz, poème daté du 10 novembre 1914, p.259.
- (12) Ibidem, p.260
- (13) Poesías de Guerra, LXXXV S, Meditación del día, p.461
- (14) Poesías de Guerra, Poème LXXVIII S, p.457
- (15) Poesías de Guerra, Poème LXXVII S, p.456
- (16) Cette manifestation a eu lieu le mercredi 8 février à l'Auditorium de la "Casa de España".
- (17) Le hors-texte est une photocopie, avec réduction, de cette affiche.
- (18) "Congreso Internacional Conmemorativo del Cincuentenario del Fallecimiento de Antonio Machado", Sevilla, del 14 al 19 de febrero de 1989.
Parmi les personnalités qui participent à ce Colloque, nous retiendrons les noms : pour la France, de M. le Professeur Bernard Sesé de Paris X, pour l'Espagne, des universitaires de Salamanque -Ricardo Senabre et Víctor García de la Concha-, et de César Oliva de l'université de Murcia, auxquels il convient d'ajouter celui de Ricardo Gullón de celle de Chicago. Cf. la Revue du Ministère de la Culture espagnole, Cultural, Madrid, n°68-69, enero-febrero 1989, p.40.
- (19) Ibidem, Cultural, p.29
- (20) Poème CXLIX : A Narciso Cortés, Poeta de Castilla, p.263 :
"Pero el poeta afronta el tiempo inexorable,
como David al fiero gigante filisteo,
...
Vencer al tiempo quiere..."
- (21) Avant de confier cet article à l'impression, nous avons eu le

bonheur d'entendre, dans l'émission Apostrophes, du 31 Mars 89, Monsieur Felipe González, indiquer, parmi ses auteurs de prédilection, Antonio Machado, et réciter un passage de El crimen fue en Granada ainsi que Proverbios y Cantares (XXIII) :

"No extrañéis, dulces amigos,
que esté mi frente arrugada :
yo vivo en paz con los hombres
y en guerra con mis entrañas".

Ainsi, par le truchement de son Premier Ministre, toute l'Espagne rendait hommage à Machado.

JUEGOS MITOLOGICOS Y AMOROSOS
EN EL TEATRO DE LOPE DE VEGA

Poseía Lope de Vega una cultura mitológica muy respetable, y, para valerme de los términos mismos de Karl Vossler, era muy familiar con "el más imprescindible instrumento del literato renacentista : la mitología y la fábula heroica grecolatina" (1).

Para mí, la lectura de su teatro ya resulta en sí una prueba bastante impresionante, reveladora, si se toma en cuenta el que el conocimiento de la mitología grecolatina sólo sea un aspecto de la cultura culta, el que su utilización se dirija por lo esencial a uno de los públicos de Lope, el de los "Ingenios", y el que, obviamente, en calidad de dramaturgo popular no pueda demasiado abusar de dicho saber.

Por supuesto, también sé que Lope no es una excepción en su siglo en tal campo. Lo que me propongo hacer, por otra parte, no es tratar de medir en pocas líneas la amplitud, tampoco la originalidad de los conocimientos de Lope en mitología, perspectiva que no carecería de interés, sin duda alguna, pero que necesitaría una exploración sistemática muy extensa (2). Mi propósito, en cambio, es sólo destacar ciertos aspectos de la utilización dramática realizada por Lope en el material mitológico conocido por todos los espíritus algo cultos, a fin de mostrar su gran habilidad. De ahí mi selección de algunos grandes mitos clásicos, una selección en absoluto arbitraria ya que abarca, o sea una recurrencia temática superior al empleo de otros mitos, o sea lo que me pareció un neto ahondamiento. Y poco importa que los mitos aquí escogidos cuenten entre los más trillados : de ese modo, creo que brindarán la oportunidad de comprobar, una vez más, que la "originalidad" en el Siglo de Oro no estriba muchas veces en la novedad del tema, sino, por lo contrario, suele depender de la forma y de la manera de tratarlo.

I. *El mito de Icaro.*

Icaro es el hijo de Dédalo, aquel ingenioso arquitecto que concibió el laberinto donde se encerró al monstruo cruel denominado Minotauro. Matado éste por Teseo, y ya fuera del laberinto, Minos hizo encerrar a Dédalo y a su hijo en su propia obra. Pero a Dédalo se le ocurrió fabricar alas para evadirse. El padre avisó al hijo de que no debía volar muy alto ni muy bajo, consejo que el joven intrépido no respetó.

Lo que le mereció la caída que se sabe, derritiéndose la cera que le sujetaba las alas a los hombros por acercarse demasiado al sol...

Este asunto, donde los temas de la vida y la muerte, la vejez y la juventud, el escarmiento prudente y el orgullo despreocupado se cruzan, no iba a despreciarlo la sensibilidad humanista y renacentista. Y Lope de Vega, en particular, sabe muy bien aprovechar el aspecto teatral de tal mito, brindando una oportunidad de meditación a su heterogéneo público, tanto culto como popular.

En una comedia tal como *La vengadora de las mujeres* en la que Laura es aquella mujer sabia que se jacta de prescindir de los hombres y del amor, parece muy audaz o ambicioso tratar de acercarse a ella, e incluso conversar con ella. Por eso Julio, que quiere presentarle a Lisardo, así se expresará comentando el riesgo inherente en cualquier controversia con Laura (3) :

Ese fuera exceso
digno de mayor castigo
que el de aquel mozo soberbio
que pensó, con falsas plumas
escribir su atrevimiento
en el papel de los rayos
del sol, y con cera el fuego.

(I, 1579a)

Lope integra el mito de Icaro en su discurso teatral, lo adapta a una situación que parece apreciar : la de aquellas mujeres hermosas e insensibles, por lo visto, al amor masculino. El sol del mito es Laura, e Icaro el audaz Lisardo que quiere acercarse a ella. Lope hace suyo el mito, lo moldea de nuevo personalmente estableciendo una correspondencia entre ciertos elementos del mito griego y otros por los que siente gran interés o que responden a la verdad psicológica de sus personajes : de ahí "el papel de los rayos" como síntesis donde uno no sabe muy bien si Icaro era una suerte de escritor o si el "español" Lisardo podía ser un Tesco del conocimiento y de la insensibilidad femenina...

Verdad es que tal elaboración, tal fruición al escribir sobre el mito, y el estilo prueban que Lope no puede dejar de ser poeta en su comedia, lo que no excluye la posibilidad de parodiar, de divertir. Y es, por ejemplo, la escena del sombrero con las plumas calcinadas que Fabio - por lo menos así lo imagino - debe de exhibir de manera burlesca delante de Diana, la condesa de Belflor, en *El perro del hortelano* (4) :

DIANA. - Pues ¿ las plumas que vi yo,

y tantas que aun era exceso,
en esto se resolvieron ?

FABIO. - Como en la lámpara dio,
sin duda se las quemó,
y como estopas ardieron.
¿ Icaro al Sol no subía,
que abrasándole las plumas
cayó en las blancas espumas
del mar ? Pues esto sería.
El sol, la lámpara fue ;
Icaro, el sombrero, y luego
las plumas deshizo el fuego,
y en la escalera le hallé.

DIANA. - No estoy para burlas, Fabio
.....
(I, 206b)

De modo que Lope de Vega nos da una versión paródica del célebre mito de Icaro, rebajándolo al nivel burlesco de un sombrero con unas cuantas plumas chamuscadas, únicos vestigios del hombre entrevistado y que para escaparse lo echó a fin de apagar la luz... Este humor festivo del lacayo, esta visión "carnavalesca" del mundo que hace de Icaro un sombrero de plumas y del sol una vulgar lámpara sin duda había de gustarle mucho al patio (5), tanto más cuanto que uno puede muy bien imaginarse la actuación de Fabio que blande el lamentable trofeo, y remeda el ademán del misterioso galán nocturno, con la elevación del sombrero por el aire y la caída final.

II. *El mito de Pigmaleón.*

Con Pigmaleón, se trata de un mito ovidiano y de una asombrosa historia de amor. Que Lope de Vega la recuerde en su teatro apenas puede sorprenderle a uno cuando se conoce su gusto por el autor de los *Amores*. Tampoco iba a dejarle indiferente a Lope el personaje de Pigmaleón, tanto más cuanto que aquel mítico y misógino joven escultor de Chipre parece todo lo contrario del hombre Lope y del dramaturgo...

Y la extraña paradoja del mito estriba en el que el escultor consagrado a la soltería realice como obra maestra nada menos que una mujer, pero una mujer de marfil, perfecta. Aún va más allá el mito, ya que el creador se enamora de su criatura, mantiene un verdadero trato amoroso con ella, y, desesperadamente enfermo y apasionado, rogará a Venus que animara a su estatua. Lo que se le concedió.

En cambio, en cuanto a la vida de Lope, no es necesario hacer hincapié en su dinamismo sentimental. Pero, añadiré ^{que} se parece a Pigmaleón por su intensidad en vivir la pasión amorosa. Dicho esto, si

tal mito no es muy fácil de utilizar en una obra teatral, y si de hecho creo que Lope recurre a él menos veces que a otros, con todo es capaz de hacerlo con mucha destreza y talento, hasta llegar a invertirlo por completo, caso de figura que confieso no conocer en otros autores.

Se puede sólo evocar a Pigmaleón, sin nombrarlo, en una suerte de perífrasis, por lo conocido que supone Lope el mito entre los espectadores cultos, lo que se puede verificar en *La prueba de los ingenios*, cuando Laura no llega a creer que Florela sea un hombre (6) :

LAURA. - ¿ Que tú eres hombre ?... ; No puedo persuadirme a que eres hombre !

FLORELA. - Laura, en verte dudar, pienso que de que sea verdad no te ha faltado el deseo. Amando una estatua un hombre, fue tan importuno al cielo, que se la volvió mujer : Lo mismo tu amor ha hecho. Si no ha un hora que me amabas, y entre esos álamos negros dijiste : "Si fueras un hombre, tú sólo fueras mi dueño", y por milagro de amor, hombre, como ves, me vuelvo, ¿ de qué te enojas, qué quieres ?

(I, 292b)

Florela recurre al mito de Pigmaleón con astucia, y a un doble nivel de utilización dramática : primero, integrándolo en la historia de su propia amistad por Laura. En efecto, su apego es tan fuerte que Florela, quien ahora confiesa ser un hombre, se siente autorizada a imaginar que su amiga hubiera deseado que fuera un hombre, y de tal modo su nueva identidad pudiera satisfacerla. Pero esta "metamórfosis" providencial en hombre, que recuerda el mito de Pigmaleón, sin embargo en sentido opuesto (ya que aquí se trata de un "hombre" deseado por una mujer), interviene a otro nivel, como un ardid muy hábil de Florela que se sirve de él de manera táctica para conseguir su fin.

Entonces uno comprueba que Lope hace del mito de Pigmaleón un uso dramático algo complejo, puesto que funciona a la vez desde el punto de vista de la historia amistosa de ambas jóvenes mujeres, y como estrategia amorosa en Florela para apartar a una competidora.

Pues Florela está enamorada de Alejandro, el Infante de España, y no puede soportar la idea del casamiento de Laura, su amiga, con el hombre a quien ama. Así, pues, va a disfrazarse de varón, con el nombre de Félix, lo que le da una oportunidad de conquistar el corazón de Laura a partir de la ventaja adquirida de su amistad, y esperando

alejarse del casamiento proyectado por el padre de ésta, el duque de Ferrara.

No obstante, aquí descansa el mito de Pígameón en bases ingeniosas, diestras, pero totalmente ficticias, ya que el discurso todo de Florela no es nada más que un ardid, y ésta no deja de ser una mujer, muy sutil en resumen. Tanta mezcla de agudeza y de sentimiento, tanto brío en la improvisación es lo que me hace vincular el mito de Pígameón - tal como lo utiliza Lope - por su efectismo e ilusión con la mentalidad llamada "barroca", si todavía es lícito hablar así (7).

El ejemplo siguiente nos presentará otro caso de inversión del mito de Pígameón, puesto que al principio es de un deseo de mujer de lo que se trata, pero dentro de un contexto muy diferente. Esta vez, ya no hay engaño sutil, cálculo, juego imaginario sobre el sexo, pero sí una variación "ingenua" sobre el mito, sin usurpación o fingimiento de identidad. Es decir que voy a evocar el deseo de Laura en *Pedro de Urdemalas* (8), cuando ésta, durante un paseo por el bosque, se encuentra ^{con} don Juan dormido.

Es preciso saber que, poco antes, Laura estaba leyendo la famosa novela de Heliodoro de que habla a menudo Lope, *Teágenes y Cariclea* (9), y que se identifica con la historia expresando el deseo de tener a un amante por el estilo. Y como por encanto de parte del dramaturgo Lope, ensimismada en su sueño y su fantasía amorosa, ya distingue a un hombre dormido a quien no está lejos de tomar por Teágenes :

LAURA. -
; Qué desdicha haber de amar
mis altivos pensamientos
un villano y sus intentos

(*Vuelve la cara y ve a don Juan dormido.*)

humildemente escuchar !
Mas, ; ay, cielos !, si ha formado
tan fuerte imaginación
un hombre en esta ocasión
que está en esta hierba echado.
; Válgame el cielo, y qué fuerza
de un extrañío imaginar !

(I, 397b)

De todos modos, se acerca tanto más cuanto que le parece muy a su gusto :

LAURA. - Quiero acercarme a escuchalle,
pues no hay nadie en todo el valle
y sólo murmura el río.

Gentil persona.

(*Ibidem.*)

La continuación del episodio tampoco carece de encanto, pues don Juan habla en su sueño, y se dirige a una mujer, Lisarda, en realidad. Ahora bien, Laura, cuya imaginación amorosa y enardecida bien se conoce, se identifica de manera extrañamente rápida con la mujer del sueño de don Juan, cree a pies juntillas cada palabra de éste, y, desde luego, se encuentra en sus brazos...

Sea lo que sea, y aunque el nombre de Pígmaleón nunca se pronuncie en esta comedia, me parece estar subyacente dicho mito, y así Lope de Vega puede solicitar la complicidad cultural de su docto público que no necesita que se le pongan los puntos sobre las íes para entender en seguida de qué se trata y apreciar la alusión implícita.

En cierto modo, Pígmaleón se ha transformado en Laura, y la estatua inanimada es don Juan dormido : la reversión del mito no carece de originalidad ni de graciosa oportunidad tampoco.

III. *El mito de Narciso.*

Todos conocemos, o pensamos conocer, la historia mítica de aquel joven enamorado de su propia imagen reflejada en el agua y que se muere. Ese juego funesto entre la realidad y la apariencia, la verdad y la ilusión, que unos calificarían de "barroco" antes del movimiento cultural así llamado, se encontrará muy naturalmente en el teatro de Lope de Vega. De hecho, me permitiré precisar aquí unos cuantos aspectos del mito para restituirle toda su profundidad y mejor destacar la elección de Lope en sus alusiones.

También es menester saber que el destino fatal de Narciso es la consecuencia del castigo de la diosa Némesis, por haber despreciado a la ninfa Eco. Al fondo del mito, como en numerosas imágenes del inconsciente colectivo (10), yace, pues, una historia de amor y de odio, de vida y de muerte. Dos versiones de la muerte de Narciso existen : la primera, muy ovidiana, con una metamorfosis, la segunda, más prosaica. Narciso se contempla al borde de una fuente, y no puede desapegarse de su propio reflejo que quiere apasionadamente. Ardiendo de un amor fatal cerca de dicha fuente, se enraigó en el césped y se metamorfoseó en flor, el narciso. Para otros, se murió de hambre y de sed ya que no podía hacer nada más que contemplarse, y dicen que hasta después de su muerte, continúa amándose y admirándose en las aguas de la laguna Estigia...

Las más veces, Lope me pareció utilizar el mito de Narciso por su gran valor estético, poético y simbólico, el tema de la mirada amorosa y del espejo, la idea de lo imposible, como lo sugiere don Félix a su amigo don Carlos en *La prisión sin culpa* (11) :

Licencia te doy que veas
mi prenda, mas con aviso,
ya que en mirarla te empleas,
que es espejo de Narciso,
pues lo imposible deseas.

(I, 606b)

En el mito griego de Narciso, se sabe que el adivino Tiresias había vaticinado que el joven viviría mientras no se viera. También Lope hace de Félix una suerte de adivino que predice a su amigo un destino fatal si mira demasiado el retrato femenino que le confía. El amor, la mirada, y el reflejo (aquí la imitación pictórica) vinculan el mito antiguo con la sensibilidad moderna de don Félix, lo mismo que permanece el entredicho. Exacatamente igual que en el mito, habrá transgresión del tabú, puesto que tan pronto como se aleja Félix, don Carlos se da prisa en mirar el retrato prestado, y lo que había de ocurrir no pudo menos que ocurrir : ya está locamente enamorado de la joven mujer pintada, de la imagen de Lucinda...

Notaremos el que Lope mientras se refiere al mito clásico, a sus componentes esenciales, los interprete libremente, los adapte a su propia sensibilidad y a la de su tiempo, los vuelva a moldear en cierto modo destilándolos en su enredo amoroso, ya que en vez de Narciso enamorado de su propio reflejo, aquí se trata de Carlos prendado de la imagen de una mujer hermosa, si también puede morirse uno de amor en tal caso, según la frase acuñada.

Desde luego, he hallado la referencia a la metamorfosis de Narciso en flor dentro de aquel trozo lírico de *Quien más no puede* (12) :

ELVIRA. -
Cuando estos valles pintados
de varias y hermosas flores
están provocando amores
a los peñascos helados ;
.....
cuando las aguas, de amores
libres, porque son heladas,
en espejos transformadas
hacen Narcisos las flores ;
tú sólo, más insensible
que valles, aves y fuentes,
no ves, ni piensas, ni sientes
un bien de amor tan posible.

(II, 131b)

Está sola Elvira en la naturaleza con el conde Enrique y se asombra de su frialdad o reserva que encuentra excesiva en tal caso, tanto más cuanto que ama al conde e ignora que éste la lleva a su soberano, el príncipe Ramiro.

Elvira emplea cierto número de imágenes en las que la naturaleza es amante, y hasta las aguas sin embargo heladas no escapan de una cualquier relación con el Amor, ya que unas flores - los narcisos - se reflejan en ellas...

Lo que resulta notable, en mi opinión, es ver que Lope anima a la naturaleza toda para hacer mejor resaltar la reserva inhumana del conde en la queja de la joven mujer, incluso evocando las aguas inmóviles, heladas, pero sí capaces de sensibilidad antropomórfica, por decirlo así, y de simpatía cómplice con la belleza de los narcisos, aun cuando sólo fuera por mediación de la imagen reflejada...

Semejante juego poético, semejante interpretación personal del mito que se apoya en la queja amorosa, sin duda alguna no podían entenderlos todos los públicos de Lope, pero que éste lo haya pensado o no, tal clase de parlamento no podía dejar indiferente a los espectadores aficionados a la poesía y a los matices psicológicos. Sin mencionar a la ingeniosidad y a la sensibilidad artística de Lope de Vega que lo convierten en uno de los maestros de la paleta mítica, un virtuoso de la pasión.

Christian ANDRES

NOTAS

(1) Véase *Lope de Vega y su tiempo*, Madrid, Revista de Occidente, 1933, cap. XIV, "Cultura literaria de Lope", pág. 129.

(2) Este artículo es, por lo esencial, la versión castellana de un párrafo de la tercera parte de mi tesis para el Doctorado de Estado intitulada : *Connaissances et croyances au Siècle d'Or d'après l'oeuvre théâtrale de Lope de Vega*, Universidad de París X, 1987.

(3) Lope de Vega, *La vengadora de las mujeres*, ed. de F.C. Sainz de Robles, en *Obras escogidas de Lope de Vega Carpio*, Madrid, Aguilar, la reimpresión, t. I, 1969.

(4) Lope de Vega, *El perro del hortelano*, ed. de Emilio Cotarelo y Mori, en *Obras dramáticas de Lope de Vega publicadas por la Real Academia Española (Nueva Edición)*, Madrid, vol. 13, 1930.

(5) Para esas nociones de "visión" o "risa carnavalesca", de "realismo grotesco", véase Mikhaïl Bakhtine, *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Age et sous la Renaissance*, trad. del ruso de Andrée Robel, París, Gallimard, 1972.

(6) Lope de Vega, *La prueba de los ingenios*, en *Obras de Lope de Vega*, Madrid, Ediciones Atlas, 1971, (*Biblioteca de los Autores Españoles*, t.CCXLVI, XXX).

(7) Sigo empleando el concepto de "barroco" por mera comodidad, por no conocer otro vocablo de crítica literaria más adecuado, aunque conozca muy bien su falta de valor científico según la opinión de Robert Jammes.

(8) Lope de Vega, *Pedro de Urdemalas*, ed. de Cotarelo y Mori, *Real Academia Española*, vol. VIII, 1930.

(9) Heliodoro, novelista griego del siglo III. Como buen ^{ejemplo} ~~caso~~ de la admiración de Lope por la novela de Heliodoro, véase *La Dorotea*, acto III, esc. 1 ; acto IV, esc. 1.

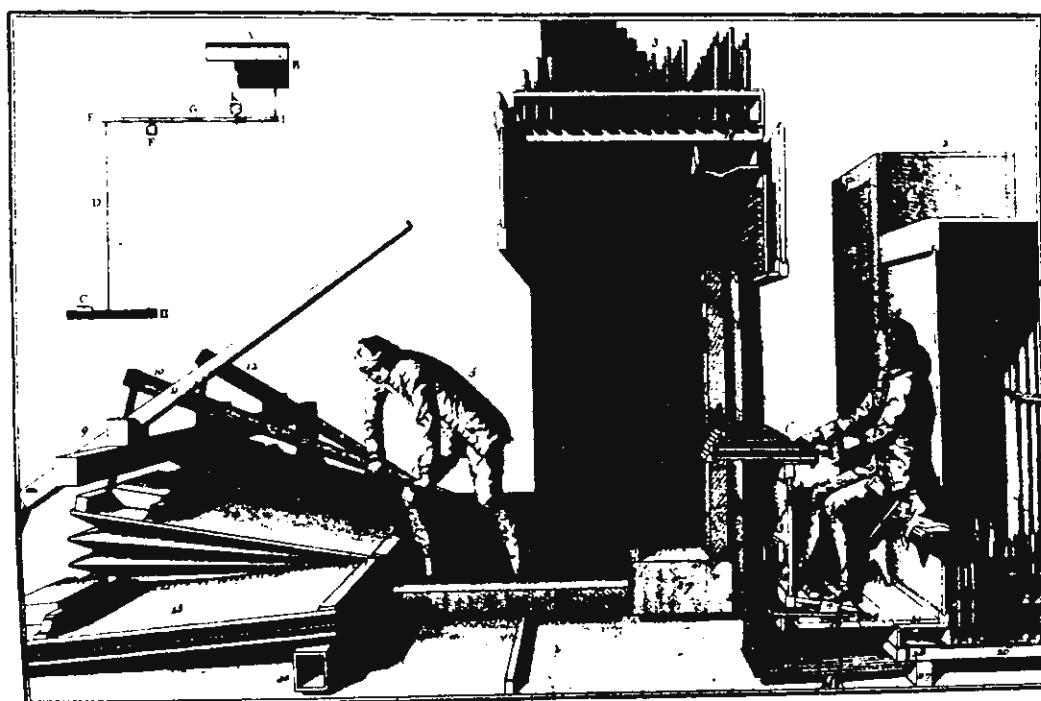
(10) Véase C.G. Yung, *Dialectique du Moi et de l'inconscient* : "Mais de même que par-delà l'individu, il existe une société, de même il existe par-delà notre psyché personnelle, une psyché collective, précisément l'inconscient collectif (...)". La primera edición es de Zurich, 1933. Citamos por la traducción francesa del Doctor Roland Cahen, en la edición de Gallimard, 1986. El inconsciente colectivo consta de "imágenes originales" o "ancestrales", de "arquetipos".

(11) Lope de Vega, *La prisión sin culpa*, R.A.E., vol. VIII.

(12) Lope de Vega, *Quien más no puede*, ed. de González Palencia, R.A.E., vol. IX, 1930.

LES ORGANISTES ET ORGANIERS ESPAGNOLS

AU SIECLE D'OR



in CELLES (Dom B. de) : L'art du facteur d'orgues
Paris, 1766-78. Bärenkeiter, Verlag, rééd. 1963-64

L'artisan qui, aujourd'hui, fabrique le matériel sonore d'un orgue, se distingue nettement de l'artiste qui met en jeu l'instrument. Il n'en était pas de même autrefois. L'organiste tenait à honneur de connaître dans ses moindres détails le fonctionnement de l'instrument et en assurait l'entretien courant : nettoyage des poussières qui viennent obstruer les tuyaux, et accord de l'orgue.

Au XVII^e siècle s'opéra graduellement la spécialisation de chacun, rendue indispensable par la durée croissante de l'apprentissage pour les musiciens ; de nombreux organistes gardaient pourtant le souci de veiller personnellement à la perfection mécanique de leur instrument.

1. LA FORMATION DES ORGANISTES

De tous les musiciens, c'est l'organiste qui devait posséder les connaissances les plus étendues et les plus diverses ; il semble même que ces connaissances, en mécanique, aient été poussées jusqu'à la science de l'horlogerie.

Les aptitudes qu'on exigeait de lui demandaient de longues années d'apprentissage, et impliquaient patience et méthode. La plupart des organistes sortaient de ces maîtrises soutenues financièrement par des dons généreux, et où les enfants admis recevaient une culture complète, latine, religieuse et musicale ; sans négliger les lettres, ils devaient approfondir les arcanes d'une théorie musicale complexe basée sur le plain-chant et le contrepoint, et s'exercer quotidiennement de longues heures aux jeux du clavier et du pédalier.

C'était à l'organiste d'une église que revenait d'instruire des élèves de sa maîtrise parmi lesquels était souvent choisi son successeur.

2. LA TECHNIQUE DE JEU

Un jeune homme élevé dans une maîtrise possède donc la théorie du contrepoint et la pratique élémentaire du clavier. S'il se destine aux fonctions d'organiste, il doit consacrer plusieurs années à des exercices de tenue de mains, d'assouplissement et de doigté. Cette préparation est réputée difficile. BERMUDO écrit qu'on

n'a jamais vu de bon joueur d'orgue qui n'ait donné vingt ans à ces premières études"⁽¹⁾. Bien sûr tous n'attendent pas aussi longtemps pour exercer leur talent, à une époque où une carrière est considérée comme sur son déclin dès l'âge de quarante-cinq ans. Mais de nombreuses années de formation sont néanmoins nécessaires pour être capable d'improviser des versets sur plain-chant, de réduire, sur simple lecture, des oeuvres vocales à quatre ou cinq parties, et de pratiquer tous les genres de composition.

Pour connaître les exercices techniques en usage à l'époque, nous pouvons nous référer à des règles et méthodes proprement espagnoles, celles de BERMUDO et de SANTA MARIA par exemple, qui nous en fournissent la teneur. Nous disposons également de tableaux, gravures et tapisseries qui nous indiquent comment le bras et la main se tenaient au-dessus du clavier, et quels mouvements étaient compatibles avec cette position. Plusieurs monuments, par exemple, montrent des personnages qui laissent tomber de côté le petit doigt. D'ordinaire, on soulevait le poignet et on arquait les trois doigts médians de manière à amener le pouce sur la même ligne ; mais le pouce lui-même était peu employé, sauf pour saisir l'intervalle d'octave. Toutefois l'exécution se trouvait être souvent plus complexe que ne le prévoyait la théorie, et tous les traités ne peuvent nous en dire aussi long sur les doigtés familiers aux organistes que les textes musicaux eux-mêmes. Il fallait avoir des doigts rapides et souples pour dominer les traits, les roulades, les accords, en n'utilisant que trois d'entre eux (ou quatre au maximum).

Il n'est pas douteux que l'usage de transcrire des motets vocaux qui deviennent de plus en plus riches et touffus, n'ait obligé les organistes à chercher des ressources de doigté nouvelles. Ainsi le principe qui interdisait d'employer le pouce sur une touche noire, principe auquel SANTA MARIA était un des premiers à énoncer des restrictions, était forcément enfreint par nos organistes lorsqu'ils avaient à jouer certains passages caractéristiques. Il n'en reste pas moins que la plupart des mélodies devaient s'accommoder d'une exécution à trois doigts, index, medius et annulaire. Les traits exigeaient l'emploi continu de l'index et du médium, plus rarement celui de l'annulaire.

(1) Cité par COLLET (H) : Le mysticisme musical espagnol au XVIIe siècle. Paris - Ed. d'Aujourd'hui, 1913.

Quantité de passages montrent que l'échange des voix entre les deux mains était un moyen adopté couramment, en application d'un des principes que la tradition regarde comme essentiels du jeu de l'orgue. Sans entraide des mains et sans substitution des doigts sur les touches, le jeu lié est impossible et la pureté du style d'orgue est détruite car sa condition fondamentale, la continuité sonore, risque à tout moment d'être brisée.

3. LA SITUATION SOCIALE DES ORGANISTES

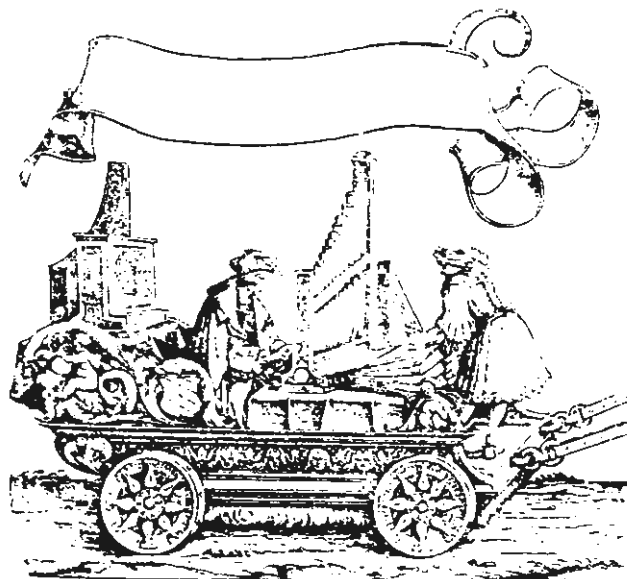
Lorsqu'un musicien confirmé, apte à tenir l'orgue d'une paroisse, souhaite obtenir une situation régulièrement rétribuée, il se fait connaître au chapitre. Dès qu'un poste est déclaré vacant, le requérant doit se présenter, avec tous les autres postulants, à un concours à l'issue duquel se décidera l'élection. Un règlement précis impose un certain nombre d'épreuves telles que les suivantes :

. comme premier essai, on ouvre le livre de chants liturgiques et, ayant choisi un début de Kyrie ou d'Hymne, on le propose pour thème à l'organiste qui concourt ; sur ce sujet, il doit improviser une fantaisie pour laquelle est spécifié que les quatre voix doivent se distinguer aussi nettement que si elles étaient chantées par quatre personnes ;

. puis, partant de quelque autre thème imposé, il s'agit de l'orner d'un contrepoint, le faisant passer successivement dans chacune des quatre parties : basse, ténor, alto et soprano ;

. enfin, comme l'organiste s'engage à improviser des versets en réponse au chant du chœur, il doit prouver qu'il en est capable ; on choisit donc une composition peu connue que la "chapelle de chant" est chargée de faire entendre puis que l'organiste doit imiter et à laquelle il doit faire écho, aussi bien dans la même tonalité que dans une tonalité différente.

Il fallait à l'évidence des connaissances théoriques et pratiques peu communes, une sûreté de jeu, une présence d'esprit et une habileté extrêmes pour triompher à pareil concours. Une fois



lié par son engagement, l'organiste devait obéissance à son chapitre et ne pouvait en principe se produire ailleurs sans son autorisation. Notons que l'organiste d'une cathédrale est souvent chanoine titulaire de droit.

A titre d'exemple, et selon l'étude récente de M. JAMBOU relative aux organiers et organistes de la cathédrale de Sigüenza au XVI^e siècle, "la liste des principaux organistes élus ou nommés par le chapitre ou les évêques de Sigüenza durant ce siècle est assez éloquente par elle-même : Diego de SOTO, Juan de CABEZON, Luis ALBERTO, Francisco de SALINAS, Hernando de CABEZON, Diego del CASTILLO, Cipriano de SOTO, Juan de ARRIATA. Noms illustres de l'histoire de l'orgue espagnol au XVI^e siècle (...) qui font honneur au choix judicieux et au jugement musical qui animaient les chanoines du chapitre (...) Depuis l'érection du canonicat organiste en 1532, tous -à l'exception de Diego de SOTO dont nous ignorons la destination et de Luis ALBERTO qui se retire dans un monastère- connaîtront une carrière brillante. Si Francisco de SALINAS devient, à la fin de sa vie, titulaire de la chaire de musique de l'Université de Salamanque, tous les autres deviendront musiciens et organistes de la Chapelle Royale de Madrid"⁽¹⁾.

Les organistes de paroisse étaient habillés, logés et nourris, et recevaient un traitement mensuel ou annuel ; ce traitement n'était pas considérable mais, de même qu'aujourd'hui, le musicien appréciait surtout les recettes extraordinaires que lui valaient certaines solennités.

(1) JAMBOU (L) : "Organiers et organistes à la cathédrale de Sigüenza au XVI^e siècle, dans Mélanges de la Casa de Velazquez, Tome XIII - Paris - Bocard, 1977.

4. LES ORGANIERS

Bien que les fonctions d'organiste et d'organier aient eu des parties communes aux XVe et XVIe siècles, il a toujours existé des artisans plus spécialement adonnés à la facture des instruments. Plus précisément, le "faiseur d'orgues" était l'homme en charge des tuyaux, des registres et des claviers; tandis que d'autres artisans, sous sa direction et suivant ses plans, intervenaient pour l'édification du buffet, et que charpentiers, serruriers et menuisiers se chargeaient de l'érection de la tribune.

L'organier était l'entrepreneur de l'ensemble du travail, mais il arrivait que l'église traitât séparément avec maçons, menuisiers, plombiers (pour les tuyaux), achetât directement les peaux de vache et de mouton pour les soufflets, et commandât peintures et dorures. L'église fournissait à l'organier une maison pour la mise en oeuvre des travaux, à la disposition des différents corps de métier.

Les facteurs sont en général des nomades qui s'arrêtent quelques années dans une ville, avant de partir pour une autre province, appelés par d'autres donneurs d'ordres. Il arrive pourtant que certains d'entre eux passent leur carrière dans telle capitale épiscopale où ils peuvent avoir en charge plusieurs instruments dépendant de diverses paroisses ; ils sont alors souvent gens d'église.

C'est au Siècle d'Or que fleuriront simultanément le plus de chantiers de construction, de restauration ou d'agrandissement d'orgues. Cette floraison est assurément en rapport avec l'élan économique qu'il connaît par ailleurs, tandis qu'on constatera au siècle suivant un net recul de ces chantiers, corrélatif à la crise économique que traversera alors l'Espagne.

FRANCISCO FERRER : INFLUENCE ET SYMBOLE

par Jean-François Aguinaga

Il n'est pas rare que des textes relatifs à la vie de Francisco Ferrer commencent par donner la date et le lieu de sa naissance. A peine cet élément est-il évoqué qu'un climat de confusion sinon de polémique s'instaure. Des sources dignes de foi lui attribuent une date de naissance qui en 1854 (1), qui en 1859 (2).

Le débat sur ce point n'est pas tout à fait innocent puisqu'il permet de mettre en doute des prises de position sur d'autres sujets plus importants, voire de discréditer d'entrée de jeu des points de vue divergents en mettant l'accent sur le peu de rigueur méthodologique de ces recherches ou de ces théories. L'ambiance semble donc plus au règlement de comptes entre chercheurs, commentateurs et témoins qu'à un échange de vues visant à dégager les grandes lignes de ce qui pourrait être une biographie critique de Ferrer (3).

A cet égard, les deux approches les plus solidement étayées proviennent de deux écoles de recherche catalanes qui campent résolument sur des positions bien identifiées.

D'une part, Buenaventura Delgado (4) qui a étudié la vie et l'oeuvre de Ferrer en insistant sur la faiblesse de son apport pédagogique et sur son implication éminemment idéologique.

D'autre part, un groupe comprenant notamment Jordi Mones, Pere Sola et Luis Miguel Lazaro (5) qui essaie de replacer l'intervention de Ferrer dans le cadre du contexte politique catalan de la première décennie de ce siècle et, singulièrement, de la restructuration du mouvement ouvrier.

Même si le concept d'éducation intégrale, dont le support théorique trouve sa source dans les écrits de Bakounine, était connu des militants espagnols de la lère Internationale, il est peu probable que, dans la pratique, des centres éducatifs espagnols l'aient expérimenté de manière durable au XIX siècle :

"En 1907, pocos sabian que era la enseñanza integral ; creian que era enseñar de todo un poco, transmitir un numero infinito de nociones sobre todas las cosas" (6).

Des pédagogues de la mouvance ferrérienne ont pu à l'instar d'Alban Rossell qualifier leur centre éducatif d'intégral mais Ferrer, en ce qui le concerne, a préféré les termes de rationalisme, d'éducation rationnelle et d'école moderne : cette nuance mérite d'être soulignée. En 1901, ces vocables n'appartiennent à aucune des forces politiques présentes en terre catalane.

L'Ecole Moderne de Barcelone dont la junta consultative se réunit le 19 août 1901 n'est pas une création ex nihilo. Des centres et des fraternités républicaines, des écoles et des athénées ouvriers l'ont précédé dans l'histoire de ce pays. Néanmoins, le développement du courant rationaliste d'éducation trouve son origine au siège de l'Ecole Moderne, rue Bailen à Barcelone.

À la fin de l'année scolaire 1901-02, il y avait 70 élèves, 82 à la fin de la deuxième année scolaire et 114 à la fin de la troisième, soit une progression significative des effectifs de l'ordre de 15% l'an. Notons au passage que cette école présente la caractéristique d'avoir presque autant d'élèves filles que de garçons, respectivement 51 et 63 en 1903-04 (7).

Dès 1904, le courant rationaliste d'éducation a réalisé une percée réelle, soit par affiliation de centres nouveaux, soit par diffusion de livres édités par les Publicaciones de la Escuela Moderna, soit par le biais de subventions accordées par Ferrer à titre incitatif pour la création de nouveaux centres. Sur les 32 écoles qui bénéficient en 1904 de livres édités à l'initiative de Ferrer, 9 sont implantées dans la ville de Barcelone, plusieurs sont implantées sur le littoral catalan, 13 en Andalousie, une aux Baléares (Mahon), une en Biscaye (Sestao) dont les archives locales n'ont pas conservé de trace (8).

Entre 1904 et juillet 1909, pas moins de trente centres rationalistes furent fermés sur ordre des autorités, dont quinze pour la seule ville de Barcelone et quatre à Sabadell (9) : les années 1906-1908 paraissent particulièrement sévères. Il convient de les mettre en regard de la détention de Ferrer pendant plus d'une année (1906-1907) pour une accusation de complicité dans l'attentat perpétré par Mateo Morral contre le roi d'Espagne, accusation que le tribunal, s'en tenant aux faits, ne retiendra pas après mûre réflexion.

D'après les estimations de Buenaventura Delgado, en 1907, une soixantaine d'écoles avait adopté les livres de l'Ecole Moderne (10). Soulié annonce un nombre équivalent en 1909 (11) alors que Simarro, se référant à une conversation entre W. Heaford et Ferrer, estime qu'il y en avait 90 en 1909 (12).

Les estimations les plus élevées annoncent un réseau de 147 succursales en 1905 dans la région de Barcelone (13) et des établissements à Madrid, Malaga, Grenade, Cadix, Palma de Majorque et Valence. Leval prétend que 148 écoles (rationalistes) avaient été fondées par Abelardo Saavedra grâce à l'appui matériel et financier de Ferrer (14).

Ces différentes données permettent d'approcher la réalité du mouvement ferrerien même si, à l'évidence, elles ne sont pas de nature à donner l'exacte mesure du phénomène : il faudrait pour ce faire connaître la durée de vie, le niveau de stabilité institutionnelle et de consolidation interne voire l'assise financière de chaque école.

En outre, à partir de 1904, et surtout après 1906, en raison de la répression, nombre de ces écoles changent de lieu d'implantation, de dénomination et ses personnels administratif et enseignant évoluent parfois dans la clandestinité. Autant dire que ces aléas n'autorisent pas ou peu de production d'archives complètes.

Le débat sur la qualité de l'éducation dispensée dans ces établissements scolaires pose problème : en ce qui nous concerne, il nous paraît difficile de fonder un jugement à partir de tel ou tel texte écrit, de tel ou tel témoignage qui conduirait nécessairement à des approximations.

En revanche, il apparaît nettement que, à partir de 1910, la CNT s'approprie le message de Ferrer et dispose ainsi d'un corps de doctrine et d'une praxis en matière d'éducation (15).

Avant cette date, l'influence du mouvement anarchiste dans l'approche rationaliste d'éducation ne peut être vraiment significative. Tout d'abord, il serait exagéré de parler de mouvement anarchiste tant il est vrai que les débats qui traversent et fragilisent cette mouvance mettent aux prises anarcho-communistes et anarcho-syndicalistes jusqu'à la nécessaire fusion de 1910. L'étape transitoire que constitue la création de Solidaridad Obrera en 1907 n'indique qu'un changement de rapport de forces dû à l'épreuve des faits. Dans cette phase de destruction-reconstruction du mouvement de "l'idée" qui se poursuit depuis 1881, les anarchistes pris dans leur ensemble n'ont ni le temps, ni l'énergie, ni les moyens de penser sérieusement à un système alternatif d'éducation. Toutefois, de notables exceptions comme Anselmo Lorenzo et Abelardo Saavedra, notamment, ont assimilé dès le départ le message de Ferrer. C'est également le cas de Lerroux qui aurait souhaité amarrer le courant rationaliste aux centres d'éducation soutenus par le parti radical sans doute pour mieux asseoir son influence politique parmi les classes laborieuses. Ni les radicaux, ni les anarchistes ne peuvent prétendre avoir exercé d'influence significative dans l'élaboration et la mise en oeuvre de la praxis ferrérienne.

Au niveau international, l'éphémère Ligue Internationale pour l'Education de l'Enfance (16) qui est annoncée le 15 avril 1908 dans le premier numéro de l'Ecole Rénovée édité à Bruxelles permet de démontrer le prestige de Ferrer. A partir de janvier 1909, cette revue est publiée à Paris : après le numéro d'octobre-novembre 1909, sa parution ne sera plus que bimensuelle et son orientation est devenue proche de l'optique du syndicalisme révolutionnaire. Avec l'exécution de Ferrer, la fin de la Ligue se profile et certains de ses collaborateurs français seront à l'origine de la création et de l'animation de l'Ecole Emancipée.

De manière plus concrète, des écoles alternatives sont fondées au Portugal, à Amsterdam, à Anvers (17), à Londres et à Sao Paulo. Quelques réalisations s'inspirent de l'Ecole Moderne en Italie (17), parmi les partisans de Makhno (1917-1921) en Union Soviétique (18) voire aux Philippines (19).

Aux Etats-Unis, le Ferrer Modern School Movement (20) fut créé le 12 juin 1910 à Harlem. La première école de cette association fut ouverte le 13 octobre 1911 (en commémoration du deuxième anniversaire de l'exécution de Ferrer), au 104 East 12th st. de la ville de New York. Will Durant (21) en fut le proviseur de 1911 à 1913 avant d'être professeur de philosophie à l'Université de Columbia. Le professeur Bayard Boyesen de cette même université fut associé à la mise en oeuvre de ce programme. En 1915, l'école fut transférée à Stelton, New Jersey, et d'après Eunice Minette Schuster (22), elle comptait soixante élèves et six professeurs en 1931, ces derniers étant pour la plupart diplômés de l'université. Cette école pour enfants d'ouvriers était dirigée par les ouvriers eux-mêmes. C'est l'une des rares à avoir connu une existence durable (22) : elle fonctionnait encore en 1940 (23).

En outre, à l'initiative de cette association d'"anarchists, socialists, single taxers and free thinkers" de la ville de New York, un internat pour enfants d'ouvriers fut créé en 1924 (24).

Par ailleurs, en 1920, un groupe de parents "middle class and upper middle class" a créé the School in Rose Valley (Pennsylvanie), d'inspiration ferrérienne (25).

Par-delà l'influence directe que l'Ecole Moderne a pu exercer au plan international, notamment, au travers de la création d'écoles qui se reconnaissent dans le message de Ferrer, il est utile de mesurer ce qui relève du surcroît d'image dû à ses procès de 1906-1907 et 1909.

A cet égard, son image symbolique en France paraît d'autant plus intéressante à étudier que nombre de réactions qui lui sont favorables le présentent comme un défenseur de l'école laïque, ce qui n'était pas son propos (25 bis) : à notre connaissance, aucune école française n'a revendiqué de filiation avec l'Ecole Moderne.

Il n'en reste pas moins vrai que l'agenda politique des mois de septembre et d'octobre 1909 montre qu'à l'évidence l'affaire Ferrer préoccupe les milieux progressistes français, le parallèle avec l'Affaire Dreyfus étant certes audacieux mais pas tout à fait inutile.

Le 11 septembre, suite à un meeting à la salle des Sociétés Savantes, 3 rue Danton, une manifestation se dirige vers l'ambassade d'Espagne à l'appel du Comité de Défense des victimes de la répression en Espagne dont le secrétaire est Charles Albert et le siège au 15 rue Montsouris (26).

En fait, cette protestation donne lieu à diverses tractations. Dès le 8 septembre, l'Union de Syndicats de la Seine avait cherché à prendre l'attache de ce Comité, du Comité de Défense Sociale animé par de Marmande et Péronnet et de la Ligue des Droits de l'Homme. Le meeting du 11 septembre est certes maintenu mais l'Humanité (27) appelle à une manifestation avancée au 9 septembre.

La CGT pour sa part refuse d'organiser un meeting commun avec Sébastien Faure (28).

A défaut d'initiatives unitaires, chaque mouvance s'organise : Jaurès et les socialistes préparent une campagne ; Charles Albert conçoit le meeting du Tivoli pour le 18 septembre ; de Marmande, Naquet et Malato rédigent un manifeste.

L'Egalitaire organise un meeting le 23 où de Marmande et Sébastien Faure doivent intervenir ; un autre meeting a lieu le 1er octobre.

A la même date, la CGT prépare le boycott du transport des marchandises en direction et en provenance d'Espagne en adressant un mot d'ordre aux dockers.

Le 7 octobre, la Ligue des Droits de l'Homme organise un meeting et rédige un manifeste ; le congrès du Parti Radical vote un ordre du jour favorable à Ferrer de même que le Syndicat Guérard (29).

Le 8 octobre, Malato signe un article en faveur de Ferrer dans l'Humanité.

Dès le 9 octobre, la CGT lance un mot d'ordre pour l'organisation de vingt-trois meetings en province pour le 16 octobre (30). Un manifeste est rédigé. Le Comité de Défense des Victimes de la Répression en Espagne organise une manifestation qui réunit 1200 personnes emmenées par Naquet, Laisant et Charles-Albert.

Ainsi donc, avant l'exécution de Ferrer de nombreuses initiatives de protestation voient le jour même si cette cause ne suffit pas à organiser un vaste mouvement unitaire. L'effritement sensible de l'emprise du Parti Radical sur la vie politique française après la chute du gouvernement Clémenceau donne le départ à un processus de positionnement tactique des divers courants de la gauche parlementaire (31) et extra-parlementaire. L'affaire Ferrer ne permet donc ni de créer l'union, ni de dépasser les arrière-pensées politiciennes.

Dès le 13 Octobre au soir à Perpignan, un meeting en faveur de Ferrer et de ses compagnons est organisé, les manifestants se rendant ensuite devant le Consulat d'Espagne.

Le lendemain de l'exécution de Ferrer, l'effervescence est notable au PSU (Jaurès), chez les radicaux et les radicaux-socialistes ainsi qu'à la Guerre Sociale (32). On note une manifestation des cochers et des chauffeurs d'automobiles le 14 octobre.

A Lyon, le Comité de Défense Sociale a fait apposer un manifeste et appelé à des meetings pour le 14 octobre.

A Marseille, pendant le weekend suivant l'exécution de Ferrer, deux réunions de protestation ont été organisées.

Le 15 octobre, c'est au tour des syndicats du bâtiment de manifester alors que la Tribune de la Voie Ferrée du syndicat Guérard publie un ordre du jour favorable à Ferrer.

L'initiative la plus spectaculaire est à mettre au compte de la Fédération des Radicaux et des Radicaux-Socialistes de la Seine qui, dans une déclaration, demande que la rue Saint Dominique de la ville de Paris devienne rue Francisco Ferrer (33). Cette initiative n'aboutira pas (34).

Si cette initiative parisienne a fait long feu, en revanche, d'autres projets ont connu un meilleur sort. A ce jour, il reste à établir de manière certaine l'impact de l'exécution de Francisco Ferrer en France. A cet égard, un repérage des villes et communes ayant donné le nom de Ferrer à une rue, à une place ou à un bâtiment public peut être de nature à faciliter une première évaluation de cet impact. La cartographie qui ressort de cette enquête soulève plus de questions qu'elle n'en résoud : on conviendra que l'interprétation qui en sera donnée ci-dessous n'est qu'une esquisse.

Une très forte concentration de communes ayant donné le nom de Ferrer à un lieu public existe dans les départements du Nord et de Pas-de-Calais :

DEPARTEMENT PAS-DE-CALAIS

commune	lieu public	date	observations
1 Avion	: place : :	: fin 1909 : :	: débaptisée le : 22/06/75: place : Jacques Duclos
2 Béthune	: place	:	: non encore validé
3 Calais	: rue	: 16/11/1909	:
4 Carvin	: rue	: 19/11/1909	:
5 Dourges	: rue et : école	: 14/11/1911 :	: :
6 Fouquières les Lens	: place :	: :	: non encore validé :
7 Harnes	: rue	: non datée	:
8 Loos en Gohelle	: rue :	: :	: archives détruites :
9 Méricourt	: rue	:	: non encore validé
10 Noeux les Mines	: rue :	: non datée :	: :
11 Sallaumines:	place	: 21/12/1909	:

DEPARTEMENT DU NORD

	commune	lieu public	date	observations
12	Croix	: rue :	:	: pas traces dans : archives
13	Faches Thumesnil	: rue :	:	: non encore validé :
14	Hellemmes les Lilles	: rue :	:	:
15	Houplines	: rue :	: 15/10/1909 :	: session extraordi- : naire
16	Lezennes	: rue	: 23/10/1909	:
17	Loos les Lilles	: rue :	: 12/06/1936 :	:
18	Ronchin	: rue	: 1909	: archives détruites
19	Villeneuve d'Ascq	: lycée :	:	: lycée d'enseigne- : ment professionnel
20	Wasquehal	: rue	:	: non encore validé

Dans ces tableaux, lorsqu'une date est précisée, elle correspond à la décision du Conseil Municipal de la commune concernée dont copie nous a été transmise : il s'agit bien d'un acte public.

Pour se convaincre du caractère symbolique du nom de Ferrer en France, il suffira de noter la correspondance suivante concernant la commune de Carvin (Pas-de-Calais). Suite à des instructions ministérielles du gouvernement Pétain, la personne occupant le poste de préfet du département du Pas-de-Calais à Arras adressa une circulaire datée du 15 novembre 1940 aux mairies de son département relative à certaines dénominations de rues, d'où il ressort ce passage :

"il est inconvenant et paradoxal que cette manière d'hommage public continue à être rendu à la mémoire de ceux qui, par leurs erreurs ou leurs fautes, ont contribué à précipiter notre patrie dans la ruine".

La personne occupant le poste de maire de Carvin répondit par lettre du 21 novembre 1940 que "la rue Ferrer est de celles qui sont visées par (ces) instructions".

La rue Ferrer de Carvin redevint la rue de la chapelle jusqu'à la délibération du Comité de la ville de Carvin réuni en comité secret le 11 octobre 1944. Le Conseil Municipal du 17 octobre 1945 décida de l'apposition de la plaque "rue Ferrer" supprimée par le gouvernement de Vichy.

Les petites communes du Nord-Pas de Calais ne sont pas les seules à avoir rendu hommage à Ferrer. En effet, plusieurs capitales régionales ont réagi dans le même sens : Bordeaux, Brest, Le Havre, Lille, Limoges, Nantes, Rennes. Il s'agit soit de siège de préfecture de région soit, à tout le moins, de chef-lieu de département.

Cette liste non exhaustive s'explique dès lors qu'on se remémore certains éléments connus de l'histoire de la Troisième République (35).

La décennie 1899-1909 est marquée par une grande stabilité gouvernementale avec trois gouvernements de longue durée menés par Waldeck-Rousseau, Combes et Clémenceau. A des degrés divers, l'anticléricanisme de ces gouvernements est une constante.

Il prend un tour concret par l'adoption de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905 même si son application se fait dans un esprit ouvert dû aux concessions réciproques que se font Briand et Clémenceau.

Le poids du radicalisme dans ce système parlementaire se mesure à l'aune des résultats obtenus par cette mouvance aux élections législatives : 58% des sièges en 1906 et plus encore en 1910.

En 1914, radicaux et socialistes, avec respectivement 172 et 104 députés, ont la majorité à la Chambre malgré un nombre de voix inférieur à 39%.

L'opinion publique française glisse lentement vers la gauche, les socialistes relayant les radicaux notamment dans les banlieues. En effet, même si la représentation nationale est somme toute relativement "centriste", les socialistes assurent leur implantation en progressant lors des élections municipales de 1892 et 1896, principalement dans les villes moyennes et les centres industriels. La création de la SFIO en 1905 renforce encore leur capacité d'organisation malgré les courants de pensée qui se disputent le leadership du socialisme à l'intérieur comme à l'extérieur de la Section Française.

Malgré sa diversité, le radicalisme reste toutefois la force dominante fondée sur la question religieuse particulièrement à partir des élections de 1902. Ses bastions sont le Nord, le Centre et le Midi Aquitain où la stratégie de Bloc permet de dépasser d'inévitables divergences sur la question sociale.

Face à ces républicains "de toujours", le ralliement à la République de secteurs catholiques qui prônent l'émergence de la démocratie chrétienne pose un problème de positionnement aux radicaux. La lutte pour le contrôle de villes telles que Lille et Roubaix (Nord), Rennes et Brest (Bretagne) en est l'un des enjeux.

L'anticléricalisme permet de façonner un groupe de pression qui comprend des comités radicaux, des loges maçonniques, des groupes de presse : fondé en 1894, le Comité Central d'Action Républicaine, avec l'appui de l'Association pour les réformes républicaines, favorisera la création du Parti Radical en 1901. A lui seul, le Comité d'Action comprenait 70 comités, 53 loges maçonniques, 62 journaux (36).

A partir de 1897, la franc-maçonnerie glisse de "l'opportunisme" au radicalisme (36) autour de thèmes anticléricaux notamment.

Il n'en reste pas moins vrai que ces données de base prennent un sens particulier suivant les régions en fonction du rapport urbain-rural, de la perception de la place de la religion dans la société, de l'implantation du catholicisme, du niveau d'adhésion au système républicain ...

Le Nord est le cadre d'une lutte d'influence entre catholiques, notamment démocrates chrétiens, et radicaux avec une nette progression des idées socialistes dans le bassin minier.

En Bretagne les grands centres urbains (Nantes, Rennes) sont des fiefs "bleus" (républicains) dans un environnement conservateur, le cas extrême étant Brest qui vote socialiste (37).

Les majorités municipales du Havre, républicaine modérée (38), et de Bordeaux, radicale modérée, se rapprocheront autour de thèmes républicains et patriotiques à partir de 1914. Bordeaux est très représentatif du climat politique spécifique à l'ensemble du Midi Aquitain (38).

L'ensemble de ces hommages publics laissent à penser avec Malato que "Ferrer est désormais le champion de toutes les gauches (et qu') il occupe une place unique dans la ferveur de tous les militants (39)". C'est le "martyr des prêtres" (40) que l'inconscient collectif a retenu alors que le fondateur de l'Ecole Moderne de Barcelone était l'objet d'une distorsion d'image.

NOTES

1. Diccionari Biografic, Barcelone, Alberti, 1968
2. De nombreux auteurs donnent le 10/01/1859 ; l'acte de naissance de la paroisse d'Alella donne le 14/01/1859 : Buenaventura DELGADO, La Escuela Moderna de Ferrer i Guardia, p. 18-19, Barcelone, CEAC, 1979, 245 pp. Même date dans les dictionnaires maçonniques.
3. Maurice de VROEDE, F. Ferrer et la Ligue Internationale pour l'Education Rationnelle de l'Enfance, Paedagogica Historica, XIX (1979) pp. 278-295.
4. B. DELGADO, op. cit.
5. MONES, SOLA, LAZARO, Ferrer Guardia y la pedagogia libertaria, Barcelone, Icaria, 1977, 166 pp.
Pere SOLA, Educacio i moviment a Catalunya (1901-1939), Barcelone, Llibresa l'abast, edicions 62, 1980, 301 pp.
Pere SOLA, Francesc Ferrer i Guardia i l'Escola Moderna, Barcelona, Curial, 1978, 248 pp.
6. B. DELGADO, El Trabajo, Sabadell 08/06/1907, op.cit., p. 144
7. F. FERRER GUARDIA, La Escuela Moderna, Postuma explicacion y alcance de la ensenanza racionalista, p. 172, Barcelone, Tusquets Editor, 1978, 266 pp.
8. F.FERRER, op. cit., p. 185
9. B.DELGADO, op. cit., p. 201
10. ib., p. 153

11. Maurice SOULIE, Les procès célèbres, p. 251, Paris, Payot, 1931.
12. Sol FERRER, La vie et l'oeuvre de F. Ferrer, p. 222, Paris, librairie Fischbacher, 1962, 239 pp.
13. F. FERRER, op. cit., p. 11 Solà
14. Gaston LEVAL, Espagne Libertaire, p. 37, archives révolutionnaires, Ed. du Cercle, Paris, 1971.
15. P. SOLA, op. cit.
16. M. de VROEDE, op. cit., p. 284 ; Francisco Ferrer Guardia et l'Ecole Moderne, J.F. AGUINAGA, mémoire de maîtrise, université Paris X, p. 54 ;
17. M. de VROEDE, op. cit., p. 294 : Lausanne (1910-1919) ; Italie : Clivio (Tessin), Asilo Scuola Moderna Razionalista fermé en 1922.
18. Paul AVRICH, Los anarquistas rusos, p. 220, Madrid, Alianza, 1974, 325 pp.
19. Sol FERRER, op. cit., p. 124
20. L'influence d'Emma Goldman dans cette association est déterminante : sur "E. GOLDMAN", voir thèse Kathleen KENNEDY (Townsend), Yale Law School.
21. Rencontre Pierre KROPOTKIN à Londres pendant l'été 1912, in Mother Earth, 16 septembre 1912
22. Eunice Minette SCHUSTER, Native American Anarchism, p. 171-172, Northampton (Mass.), MA edition, 1932, 202 pp.
23. M. de VROEDE, op. cit., p. 294

24. Daniel LINDEN DUKE, The Retransformation of the School, the emergence of contemporary alternative schools in the U.S., p. 35, Chicago, Nelson Hall Inc., 1978, 204 pp. ; voir également, Joel STRING, Education and the Rise of the Corporate State, p. 137-143, Boston, Beacon Press, 1972.
25. D. LINDEN DUKE, op. cit., p. 86.
- 25b. F. FERRER, op. cit., p. 128-129 ;
J.F. AGUINAGA, op. cit., p. 12-17.
26. Archives Nationales Paris, série F7 12900, M 1042.
27. ib., M 3481.
28. ib., M 3489.
29. "Action Ouvrière", réformiste ; opposé à "la Vie Ouvrière", syndicaliste révolutionnaire (Yvetot, Grieffuelhes).
30. Archives Nationales Paris, M 3567.
31. Parti Ouvrier Français : Guesde...
32. "Guerre Sociale" et le Comité Révolutionnaire anti-parlementaire créeront le Parti Révolutionnaire (Charles Albert ; S. Faure ; Ardoin père et fils ; Grandjouan, de Marmande ; Peronnet ; J. Grave ; Monatte : directeur de "la Vie Ouvrière", organe de la CGT ; G. Hervé, jusqu'en 1912).
33. Archives Nationales Paris, M 785 du 23/10/1909.
34. Sol FERRER, d'autres manifestations françaises en faveur de Ferrer, op. cit., p. 175-184, p. 202-209 ;
Sur le monument Ferrer de Bruxelles, ib., p. 187 ;
J.F. AGUINAGA, op. cit., p. 60.

35. J.M. MAYEUR, la Vie Politique sous la Troisième République, Paris, Points Seuil, 1984, 450 pp.
36. ib., p. 169.
37. ib., p. 226.
38. ib., p. 204.
39. Sol FERRER, op. cit., p. 109.
40. Un martyr des prêtres, Francisco Ferrer, publié par le Comité de Défense des Victimes de la Répression Espagnole, Paris, Librairie Schleicher, 82 pp., réédité à Denée, 49190, Ivan Davy Editeur, 1984 ;
couverture de "l'assiette au beurre" du 02/02/1907.

A. Darío Lara

APUNTES PARA UNA BIOGRAFIA
Cuarenta años después (1948-1988)

París, 1988

Nota.- Las páginas que siguen forman parte de un estudio en preparación sobre Jorge Carrera Andrade.



JORGE CARRERA ANDRADE

...“la misión del poeta es descubrir la correspondencia entre las entidades individuales y el universo físico entero”...

Jorge Carrera Andrade (1901-1978)

Está considerado por muchos críticos como el más importante de los poetas ecuatorianos y uno de los más notables de lengua española de este siglo. Diplomático, representó al Ecuador en varios países; pero, su vida entera estuvo enteramente consagrada a las actividades culturales: la poesía, la historia del Ecuador y de América española.

APUNTES PARA UNA BIOGRAFIA
Cuarenta años después (1948-1988)

Antes de decidirme a publicar estas páginas, debo confesar que he vacilado un tanto. Me han asaltado algunas dudas acerca del interés que este trabajo, fruto de lecturas y meditaciones de años inolvidables, ya lejanos, podía ofrecer al público. Nunca pensé que estas cuartillas serían entregadas a miradas ajenas. Sin embargo, después de serena reflexión, cuarenta años después de escritas estas páginas, pienso que podrán aportar nuevos detalles para el mejor conocimiento de la personalidad y de la obra de Jorge Carrera Andrade. Son datos, notas, reflexiones que tuve el cuidado de recoger, día a día, sin mayor preocupación literaria, convencido desde el primer momento del valor excepcional de la obra poética de nuestro compatriota. Como escribí en otra ocasión, tengo la convicción de que: "Todo cuanto se refiere a su vida nos interesa y nada deber quedar en la sombra. Tarea muy noble y delicada la de penetrar en la vida íntima, afectiva de tales personalidades. La investigación en estos casos reviste cierto carácter casi sagrado"(1).

Debo confesar que mi intención no es escribir una biografía más de Jorge Carrera Andrade. Es decir, detenerme en todas las etapas de su vida, desde su nacimiento, sus estudios, sus años juveniles y el desarrollo de su larga labor poética. Ni menos seguirle después a través de tantos viajes que realizó en su calidad de diplomático, condición que le permitió visitar tantos países, enriquecer sus conocimientos y dar a su inspiración nuevos motivos y tan diferentes, como admirables. Numerosos compatriotas y otros estudiosos han escrito su biografía -si bien ninguna puede calificarse de completa-; pero, pocos han tenido la oportunidad que me fué dada de compartir con él muchos días de nuestra estadía en Europa, entre 1948 y 1966. En Londres primero, en los largos veranos de 1948 y 1949; en París más tarde. Este particular me permitió apreciar muy de cerca aquella etapa del Ministro Plenipotenciario en

.../...

Londres, del funcionario de la Unesco, en la década del 50-60, y finalmente del Embajador con quien debí colaborar en la capital francesa, de 1964 a 1966.

Tales etapas tan diferentes me permitieron acumular datos que me sirven hoy para el estudio que ofrezco. En aquellos años le acompañé muy de cerca. Como consta a muchos compatriotas, tuve la suerte de tenerle en mi hogar en tantas ocasiones; allí pasó entre los míos días muy agradables; pude entonces grabar algunas conversaciones y su lectura de varios de sus poemas. Asistí así al nacimiento de varias de sus composiciones poéticas, de algunos de sus libros célebres. Inclusive, ofreceré diferentes versiones de algunos de sus poemas que más de una vez me confió sacarlos en máquina. De "Familia de la Noche" por ejemplo, tengo por lo menos tres versiones o momentos de su composición.

Antes de 1948.-

En primer lugar, convendría quizás ofrecer aquí las circunstancias de mi primer encuentro con Jorge Carrera Andrade y de nuestras primeras relaciones, en aquel agosto de 1948. En años anteriores, su nombre me era conocido y también algo de su obra poética, pues cuando enseñaba en Quito, uno de sus sobrinos, Hernán, hijo de Hugo Carrera Andrade, fué mi alumno. Hernán me ofreció un día un ejemplar de Registro del Mundo. Años más tarde, en París, en 1951, Jorge tendrá la gentileza de escribir una bondadosa dedicatoria en dicho volumen, con el que se inicia mi Biblioteca, que comprende hoy casi toda la obra literaria de Jorge Carrera Andrade.

Londres, 1948.-

Becario del Gobierno Francés, terminado mi primer año de estudios en la Universidad francesa, el 21 de junio de 1948 viajé a Inglaterra y el 16 de julio inicié los cursos de verano en el King's College de la Universidad de Londres. En aquellos años llevaba ya un cuaderno, especie de Diario en que anotaba brevemente los hechos del día, mis estudios, lecturas

.../...

y viajes. Lo había iniciado en Quito, en agosto de 1947, pocas semanas antes de mi viaje a Francia.

Una vez en Londres, me pareció natural visitar a nuestros representantes en esa capital; más aún, conocer a un hombre de quien había oído tantos elogios, inclusive en París; entrar en contacto con un compatriota de tantos méritos, el mismo que cumplía las funciones de Ministro Plenipotenciario del Ecuador, desde comienzos de 1948. Me es fácil evocar mi primera visita a Jorge Carrera Andrade transcribiendo algunos párrafos de mi Diario.

Lunes, 26 de Julio:

"El calor comienza a hacerse sentir; ha llegado a 35: insoportable, sofocante en las aulas...Esta tarde será para mí histórica. Por primera vez voy a visitar nuestra Legación y me encuentro con el Secretario, señor Rafael Vásquez Hurtado. Me presenta inmediatamente a nuestro Ministro en Londres, Jorge Carrera Andrade. Le conocía de nombre; había leído mucho su poesía, desde que Hernán, su sobrino, me regaló un ejemplar de Registro del Mundo. Muy atento y cordial, la conversación es fácil y agradable. Me invita a visitarle cuantas veces quiera, cuando conoce que me interesan las letras y la poesía. ¡Pocos encuentros como éste tendrá tanta influencia en mi futuro!"(2).

Efectivamente, en aquel verano de 1948 se conoció en Londres un calor inhabitual, a tal punto que, por ejemplo, el jueves 29 de julio, he anotado:

"El calor sigue insoportable, tanto que nuestra profesora nos invita a salir al parque y sentados, recostados sobre el verde y refrescante césped seguimos la conversación, los comentarios y diálogos en que cada cual interviene libremente" (3).

Después de mi primera visita a la Legación y entrevista con Jorge Carrera Andrade, en mi Diario leo:

Martes, 3 de Agosto:

"Voy a la Legación del Ecuador, Tan sólo se halla una Secretaria inglesa. Pero, pronto llega el Cónsul, don Alberto Coloma Silva. Entro así en relación con una persona con quien mi amistad será después muy estrecha"(4).

.../...

Lunes, 9 de Agosto:

"Nuevamente voy a la Legación. Hablo con el Cónsul, Alberto Coloma Silva y me recibe el Ministro, Jorge Carrera Andrade. Es mi segunda entrevista y conversación con este compatriota. Se muestra muy atento, hasta bondadoso. Hablamos de letras y está listo para ayudarme en mis proyectos... En su opinión ni Baudelaire ni Verlaine (que los halla en la línea clásica) son verdaderamente simbolistas. Para él, el mayor es Samin; pero, el creador de la escuela es Mallarmé, y los que más influyeron en Rubén Darío y el modernismo: Gauthier y Samin... Entrevista larga y cordial. Al terminar me invita a venir al día siguiente, a mediodía, para celebrar el Día Nacional"(5).

Efectivamente, prueba de una amistad inesperada, Jorge (desde nuestra segunda entrevista me ha insinuado retirar eso de señor Ministro...) me ha invitado para el día siguiente, 10 de Agosto. No era una recepción protocolaria, sino una reunión íntima de los miembros de la Legación. Fué entonces cuando tuve la oportunidad de conocer a la esposa de don Alberto, doña Florence de Coloma Silva. Una larga amistad se inició esta fecha y ha continuado en París, hasta la muerte de don Alberto, en 1976. Amistad que ha continuado con doña Florence, mujer tan inteligente y delicada. De los compatriotas, asistió también a esta reunión, Rafael Coronel, quien a pesar de sus años vividos en Londres y de su refinamiento del todo inglés, guardaba intactos sus nobles sentimientos de ecuatorianidad, de auténtico caballero guayaquileño. La conversación con este compatriota, cada vez que tuve la suerte de encontrarle entonces, era una delicia. En Londres terminó también sus días, años más tarde.

En mi Diario, he escrito:

"Después de la lectura en la Universidad, voy a la Legación. Estoy con don Alberto Coloma; me presenta a su esposa, doña Florence. A mediodía están todos y se brinda el champaña. Estamos: Jorge Carrera Andrade, (no asiste su esposa), don Alberto y señora, la Secretaria, María Yerovi, Rafael Coronel y yo..."(6).

.../...

Como dejo señalado, desde los primeros momentos de nuestras entrevistas, Jorge Carrera Andrade se manifestó conmigo sumamente cordial. Informado de que yo estudiaba Letras, se interesó mucho por mis estudios, programas, proyectos y desde entonces me dio valiosas indicaciones y bibliografía. Me reveló, desde luego, su gran conocimiento de las letras francesas, especialmente en el mundo de la poesía. Me ofreció todo apoyo y efectivamente hizo preparar una Apertoria (7) que me facilitase frecuentar los Archivos del Museo Británico, un centro de tanta importancia cultural y que él mismo lo había frecuentado, según leemos en sus escritos:

"Visité el Museo Británico y volví a él repetidas veces, atraído por las colecciones de libros, los viejos grabados, los mapas antiguos y los documentos excepcionales que nos hablan de las civilizaciones desaparecidas, entre ellas las de los indios de América"(8).

Desde mis primeras entrevistas con Jorge pude apreciar algo que los años me confirmarían: su extraordinario don de conversador, en el sentido más noble y elevado del término; es decir: "de la persona que sabe hacer amena e interesante la conversación". Me llamaron igualmente la atención su constante preocupación por los problemas de la creación poética; sus variadas lecturas y su extensa cultura en los campos de la historia. Más tarde se añadieron las experiencias acumuladas en tantos viajes, en el contacto con tanto pueblos y civilizaciones, todo lo que daba a sus palabras un valor excepcional, un atractivo siempre renovado. De modo que era un encanto escucharle, dialogar con él, inclusive cuando más de una vez se dejaba llevar de su gran imaginación o en el relato de tantos hechos, las fechas no coincidían siempre con la realidad histórica. Tendré ocasión de referirme a algunos de esos casos en que mi rigor histórico me atrajeron sus reflexiones amistosas, unas veces, algo contrariadas, otras.

Tal vez, porque vislumbró algo de similar en mis aspiraciones y en mis preocupaciones por cuanto se refería a los problemas de la historia y la cultura ecuatorianas; tal vez, digo, es la explicación por la que hallé gracia ante él y obtuve que

.../...

me mirara con especial simpatía, dándome muchas pruebas de especial deferencia. Así se explican las invitaciones que recibí de él en las breves semanas que debí permanecer aún en Londres y mucho más en el verano de 1949, cuando nuevamente estuve en la capital inglesa, como diré más tarde. Por lo mismo, en mis apuntes hay cortos párrafos para 1948; en cambio, como se verá, abundan en 1949, y más en la década de 1950-1960.

Luego de las entrevistas ya mencionadas, en mi Diario encuentro estas fechas:

Jueves, 12 de Agosto:

"En la mañana, ceremonia de despedida en el King' College. Hablan el Director, luego dos Profesores; se entregan los Diplomas; siguen los autógrafos, el lunch y las últimas horas con compañeros que no se volverá a ver...Por la tarde, voy a la Legación y paso largo tiempo con Jorge Carrera Andrade, que se muestra tan gentil y amable como en la primera entrevista. Siento que esta amistad irá para largo y que me será de gran provecho para mis conocimientos literarios" (9).

Antes de mi regreso a Francia, anoto aún una nueva invitación de Jorge. Esta vez, a su residencia, en Kengsiton street:

Jueves, 26 de Agosto:

"...En la tarde, estoy en la residencia de Jorge y me encuentro con un antiguo Profesor de la Facultad, en Quito: don Julio Larrea. Vive en la Argentina y tenemos mucho de que hablar. Está también en la residencia (Kengsiton street) una dama francesa que me ha sido presentada. ¿Era acaso Janina? No lo recuerdo bien. Pero, no era doña Paulette de Carrera Andrade" (10).

París, 1948-1949 .-

Instalado nuevamente en París para continuar mis estudios en la Sorbona, en esta ciudad tuve la suerte de estar ocasionalmente con Jorge, pues en 1948, como en 1949, pasará buen tiempo en la capital francesa, por cuanto había sido designado como miembro de la Delegación Ecuatoriana a diversas reuniones internacionales. En aquellos años, la ONU funciona-

.../...

ba en París, sede igualmente de la Unesco. Aunque rápidamente, entre octubre de 1948 y abril de 1949, tuve oportunidad de algunas entrevistas con Jorge. En mis apuntes, leo las siguientes menciones:

Viernes, 29 de Octubre:

"Largas conversaciones en la Legación del Ecuador con el señor Vela Barahona, Cónsul, Encargado de Negocios...Sobre todo, con el dilectísimo amigo a quien tanto conocí en Quito, don Carlos Manuel Larrea, nuestro Embajador en el Vaticano, y Jorge Carrera Andrade...que me aconseja trabajar en una especie de antología de los mejores prosistas ecuatorianos, para traducirlos al francés y dar a conocer al Ecuador. Idea que me parece excelente. Pero, no entra en mi proyecto de tesis...Con enorme gentileza, el señor Carrera me dedica su libro Rostros y Climas que ha publicado en París.(Ediciones de la Maison de l'Amérique Latine, 1948). Su dedicatoria es particularmente generosa y muy inmerecida: "Para el distinguido intelectual ecuatoriano y buen amigo Darío Lara, muy afectuosamente, Jorge Carrera Andrade..." Estas palabras me recuerdan las de don Alberto Coloma Silva cuando al recibir una revista quiteña, también con la dedicatoria: al distinguido intelectual..., graciosamente comentaba: "Entonces supe que era intelectual..."(11).

Domingo, 14 de Noviembre:

"Se dejan sentir los primeros días de otoño... En la tarde, don Jorge Carrera Andrade (que asiste a una Conferencia de la ONU), viene con su señora, Paulette Colin Lebas de Carrera Andrade, y su hijo (Jean-Christophe) a sacar de la residencia al doctor Jorge Auz, médico guayaquileño que estudia en Londres, para un paseo dominical por la ciudad"(12).

Se termina así aquel año de 1948 que marcará en mi vida el encuentro con un hombre, un poeta de tantos méritos y que influirá particularmente en mi vida, en mucho de mis trabajos futuros, como tendré ocasión de recordar a lo largo de mi estudio. Desde luego, esta amistad conocerá en 1949, en Londres y antes en París, una constante intensificación.

.../...



Delegación del Ecuador
a la 3ª Conferencia General
de la ONU (París, 1948)

Viernes, 14 de Enero de 1949:

"...En la Legación del Ecuador, hablo con don Jorge Carrera Andrade, quien busca un colegio para su hijo Jean-Christophe. ¿Tal vez Brétigny"(13).

Domingo, 16 de Enero:

"A mediodía recibo la visita de don Jorge Carrera Andrade que viene con su hijo y su esposa Paulette. Conversación cordial sobre asuntos ecuatorianos y franceses. Me informo de sus trabajos internacionales...Está preocupado por la educación de su hijo y busca el colegio que mejor le convendría. Pero, no se llega a ninguna decisión, luego de varios proyectos"(14).

Lunes, 17 de Enero:

"Todo proyecto acerca de la educación de su hijo quedó en nada. "Un contratiempo", me dijo. Entiendo que no hay acuerdo entre los padres y Jean-Christophe no quiere ir a un internado, como se proyectaba"(15).

El jueves 17 de marzo del mismo año, he anotado, le escribo a Londres para comunicarle mi deseo de regresar allá para un nuevo curso de verano. Es mi primera carta a Jorge Carrera Andrade que me ha contestado muy cordialmente. Me ofrece su apoyo. No tendremos ocasión, en los largos años de nuestras relaciones, de una abundante correspondencia epistolar. Personalmente conservo una docena de cartas de puño y letra de Jorge y varias cartas postales, enviadas de diferentes regiones y países. En ANEXOS presentaré las más interesantes.

En abril de 1949, Jorge está nuevamente en París. Esta continuada presencia en la capital francesa hizo que más de una vez sus amigos (y, sobre todo, quienes no le querían bien...), comentaran que:"Jorge era Ministro del Ecuador en Londres, con residencia en París". Efectivamente, en esos meses fué cuando cultivó intensamente sus relaciones con poetas, escritores franceses y varios latinoamericanos; entabló estrechas relaciones con destacados nombres de la época, como tendré ocasión de señalar más adelante. Las páginas que escribe en El volcán y el colibrí son un claro testimonio de esta etapa, quizá la más brillante de su carrera literaria y diplomática (16). En aquel mes de abril, he anotado las siguientes fechas:

.../...

Lunes, 11 de Abril:

"En la Legación del Ecuador me he visto con el Ingeniero Federico Páez, Cónsul del Ecuador en El Havre y el señor Jorge Carrera Andrade, de paso por París"(17).

Martes, 12 de Abril:

"Por la tarde, en casa del doctor Jaramillo, consulto obras ecuatorianas...Pasamos a la Legación y allí encuentro nuevamente a Jorge Carrera Andrade y señora. Es la ceremonia de la presentación de Credenciales del nuevo Ministro Plenipotenciario en Francia, doctor Gonzalo Escudero... Como pocas veces, he tenido la ocasión de conversar larga y confidencialmente con Jorge Carrera Andrade. Me refiere las graves penalidades de sus años que pasó fuera del país, al iniciar su carrera, sus viajes: Panamá, Hamburgo, Rusia (da a entender que llegó hasta allá, lo cual no es exacto, pues nunca estuvo en Rusia) y Francia, hasta que logró triunfar un día. Me habla con mucha confianza y como quien desea ayudarme verdaderamente Me pide colaborar en un trabajo que prepara sobre Francisco Hall (18). Me ofrece su apoyo si regreso a Londres y dedica un ejemplar de Rostros y Climas para mi amiga Jacqueline Aton. A mí me da un ejemplar de Lieux d'origine, que acaba de editarse con la traducción de veinte y siete poemas, por A. Miguel y A. de Falgairolle, abril de 1949" (19).

Miércoles, 13 de Abril:

"Por la tarde, nueva conversación con Jorge Carrera Andrade, en la Legación. Me da una excelente recomendación para el Ministro de Francia en el Ecuador, para la renovación de mi beca..."(20).

Martes, 19 de Abril:

"En la mañana, conversación con Jorge Carrera Andrade. Esta vez, me da un poco la impresión de un hombre algo complicado, a veces raro, variable...Hasta me entran dudas de su sinceridad. Se nota cierto concepto de autosuficiencia y demasiada preocupación por su propaganda. En todo caso, se muestra conmigo muy atento y simpático. Se despide, pues hoy regresa a Londres. Espera verme allá y me renueva su ofrecimiento de apoyo" (21).

Estas páginas de mi Diario, además de evocar la iniciación y desarrollo de nuestra amistad, me sirven también para

.../...

rectificar algunos errores relativos a su vida privada y familiar. A fines de 1947, Jorge escribe:

"Me encontraba sin noticias de mi esposa y de mi hijo. La madre de Paulette (su esposa) había muerto hacía algunos meses. Mis cartas quedaban sin respuesta. Ese silencio me producía un verdadero malestar y originaba, en mis horas de meditación, una serie de suposiciones que se fortalecían con el curso de los días..."(22).

Esta separación a la que se refiere Jorge terminará en el divorcio, del que habla tan sólo en 1950, cuando refiere su regreso al Ecuador, al final de su misión en Londres:

"Mi retorno a la ciudad natal se efectuaba en condiciones adversas, bajo los más melancólicos auspicios. Mi padre...había muerto; el juicio de divorcio, por mutuo consentimiento con mi esposa, tocaba a su término..."(23).

Por lo mismo, carecen totalmente de rigor (no es el único caso según señalaré en mi estudio), estas líneas de Enrique Ojeda, en su libro Jorge Carrera Andrade: Introducción al estudio de su vida y de su obra, cuando fija el segundo matrimonio de Jorge en los meses de 1948-1949, durante su estadía en París y afirma:

"En estos días se realizó en París el matrimonio de Carrera Andrade con la dama francesa Janine Ruffier des Aimes" (24).

Afirmación completamente errónea. Como he tenido ocasión de mencionar citando fielmente los datos consignados en mi Diario, ya que en noviembre de 1948 y enero de 1949, estuve en compañía de Jorge, su esposa Paulette y Jean-Christophe. Más aún, después de 1949 -año en que nuestras relaciones fueron tan estrechas, según referiré más tarde- todavía en 1950, exactamente el jueves 9 de febrero y el sábado 11, menciono la presencia de Jorge en París, antes de su viaje de retorno al que se refiere en las líneas anteriores. Abandonó París, el 2 de marzo de 1950.

Por otra parte, en la página 270 de su libro, Enrique Ojeda escribe: "La separación entonces iniciada concluyó en divorcio en 1948". Nueva afirmación errónea. He citado anteriormente las líneas que Jorge escribe en 1950: "El juicio de divorcio ...tocaba a su término". Cuando su nuevo viaje a Europa,


.../...

el tercero, en agosto de 1951, Jorge venía resuelto a contraer su segundo matrimonio, el mismo que se realizó tan sólo el 10 de septiembre de 1952, en el Consulado del Ecuador en París. Claude Couffon, Profesor en el Instituto Hispánico de la Universidad de París, amigo de varios años, y yo mismo fuimos los testigos por parte de Jorge. Les casó un Cónsul que no dejó buen recuerdo entre los Ecuatorianos. En el Acta de dicho matrimonio se lee que por "sentencia dictada por el Juez Cuarto Provincial de Pichincha" el divorcio se pronunció el 29 de junio de 1951, de modo que era imposible su matrimonio en 1948, según escribe Enrique Ojeda. ¡Qué falta de seriedad la que lleva a consignar cualquier dato, en hechos tan fáciles de verificar! Lo cual naturalmente inspira muchas reservas acerca de la seriedad y del valor de tales autores y de sus investigaciones.

Pero, vengamos a unos años anteriores, precisamente a 1949, que fué para mí el del verdadero descubrimiento del gran poeta y de los días en que más estrechamente le frecuenté en Londres. e inclusive comencé a colaborar con él en sus labores literarias y diplomáticas.

(Continuará)

Paris / 1989


A. Darío López



En el "Café de Inglaterra"
Los Grandes Bulevares
París, 1954

NOTAS BIBLIOGRAFICAS

- (1) A. Darío Lara: Montalvo en París.- Ministerio de Educación y Cultura, Quito, 1983. Tomo I, pág. 22.
- (2) En adelante, la mayor parte de NOTAS están tomadas de mi trabajo inédito Diario: Recuerdos y Notas de Viaje, que mencionaré tan sólo con la palabra DIARIO; pág. 16.
- (3) Idem.
- (4) Idem; pág. 17.
- (5) Idem; pág. 18.
- (6) Idem.
- (7) Anexo 1.
- (8) Jorge Carrera Andrade: El volcán y el colibrí (Autobiografía). Editorial José M. Cajica Jr., S.A. Puebla, México, 1970. Pág. 191.
- (9) DIARIO; págs. 12-13.
- (10) Idem; pág. 21.
- (11) Idem; pág. 28.
- (12) Idem; pág. 31.
- (13) Idem; pág. 41.
- (14) Idem.
- (15) Idem.
- (16) Jorge Carrera Andrade: obra citada. Págs. 198 y siguientes.
- (17) DIARIO; pág. 60.
- (18) Efectivamente, en mis archivos encuentro más de una docena de fichas en que he acumulado notas acerca de Jeremías Bentham, El Quiteño Libre y naturalmente Francisco Hall, con citas de autores nacionales y extranjeros. Es posible que algo sirvieron a Jorge para el Capítulo El Filósofo y el Soldado (págs. 109-114), de su libro Galería de Místicos é insurgentes. Casa de la Cultura Ecuatoriana.-Quito, 1959.

- (19) DIARIO: pág. 60.
- (20) Idem.
- (21) Idem; pág. 61.
- (22) Jorge Carrera Andrade; obra citada. Pág. 186.
- (23) Idem; pág. 203.
- (24) Enrique Ojeda: Jorge Carrera Andrade: Introducción al estudio de su vida y de su obra. - Eliseo Torres & Sona - New York, N.Y. Pág. 276.

TRADUIRE DE LA POESIE

Nous avons eu l'occasion dans un précédent article (1) d'évoquer les théories actuelles en matière de traductologie, que l'on peut résumer par l'expression "traduction interprétative", ou "théorie du sens", à savoir qu'un texte doit susciter, non des équivalences, mais précisément des "traductions", des "interprétations". Traduire, c'est saisir le sens à travers la langue, or le sens se "comprend", il ne s'analyse pas; on traduit un texte, pas une langue; l'expression d'une même idée exige, d'une langue à l'autre, des moyens linguistiques autres que la transposition des mêmes significations. Comment appliquer ces principes au domaine de la poésie? Comment rendre la vision poétique, le rythme, les images, les émotions? si le traducteur doit repenser le poème dans la langue d'arrivée, n'aboutit-on pas à un "nouveau" poème, à une "re-crétation"? Disons que le choix ne devrait pas être entre une fidélité "objective" et textuelle et une subjectivité "traître", mais que le poème traduit doit avoir sa propre vie, nous parler.

Prenons par exemple le vers célèbre de Victor Hugo

C'était l'heure tranquille où les lions vont boire

A priori, pour un traducteur, aucune difficulté syntaxique ou lexicale. Le verbe "boire" est certes banal, mais non la sonorité de la diphtongue suivie du E final, et ne conviendrait-il pas que le traducteur, s'il en est capable, sache rendre le "beau", l'élément esthétique? Or c'est là autre chose qu'un rapport signifiant / signifié.

En somme, si je veux traduire Baudelaire ou Verlaine, pour qu'un lecteur hispanophone puisse pleinement les apprécier, il faut que je me pose la question: comment Verlaine ou Baudelaire auraient-ils écrit s'ils l'avaient fait en espagnol?

Pour illustrer notre propos nous voudrions donner deux exemples de traduction poétique, l'une d'Apollinaire par Octavio Paz, l'autre de Villon par l'argentin Rubén Reches. Un intérêt particulier s'attache au fait que chacun de ces traducteurs a commenté sa traduction, le premier en espagnol l'autre en français, et que ces commentaires semblent aller dans le sens de notre argumentation.

LE PONT MIRABEAU

EL PUENTE DE MIRABEAU

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienne
La joie venant toujours après la peine
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Bajo el puente pasa el Sena
también pasan mis amores
¿hace falta que me acuerde?
Tras el goce va la pena
La noche llega y da la hora
Se van las horas y yo me quedo

Les mains dans les mains restont face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse
Vienne la nuit....

Pongo en tus manos mis manos
y con los brazos formamos
un puente bajo el que pasan
onda mansa las miradas
La noche llega...

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'espérance est violente
Vienne la nuit...

Amor es agua corriente
y como el agua se va
agua de la vida lenta
y la esperanza violenta
La noche llega...

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Pasan días y semanas
pasan y jamás regresan
días semanas amores
bajo el puente pasa el Sena
La noche llega y da la hora
se van las horas y yo me quedo

(2)

Octavio Paz écrit dans son introduction: "Acepto que es casi imposible traducir una poesía hecha de sensaciones y sonidos, en la que las imágenes y el sentido se disuelven en el ritmo y la rima. No obstante, sentí que valía la pena hacer el intento. Mi guía, como siempre, fue la máxima de Valéry: con medios diferentes buscar efectos semejantes. Doble e imposible fidelidad: al sentido y al sonido. "

À la suite de la traduction du poème, Octacio Paz écrit encore: "Tras muchas dudas decidí omitir, al principio y al fin del poema, la mención al puente de Mirabeau. En poemas melódicos y lineales como éste hay que usar con parsimonia las palabras extranjeras. Se dirá que el nombre del puente sitta inmediatamente al poema. Me parece que basta con citar al Sena para ubicarlo."

Rubén Reches est un traducteur argentin de Villon .Voici ce qu'il écrit dans une revue publiée par l'Alliance Française de Buenos Aires (3):

"J'ai décidé d'emblée d'être fidèle aux formes poétiques villonéennes: usage du vers de neuf syllabes, respect du mètre et de la forme des ballades dans la mesure où cela m'a été possible. C'était un pari certain: il suffisait de respecter la structure des strophes, le type de rime (même si pour des raisons assez compréhensibles le corps principal du Testament et du Lais, d'environ deux cents huitains, a été traduit en vers assonancés) pour offrir au lecteur hispanophone un reflet non frelaté des formes poétiques villonéennes en espagnol. Cela impliquait de petites infidélités... Contraint à inventer, j'ai tâché de trouver dans d'autres zones de la poésie de Villon, dans d'autres poètes français ou même dans des poètes hispaniques, les équivalences qui me permettraient, faisant de nécessité vertu, de créer des moments fugaces d'un contact plus large entre les deux littératures... Le tango, le cinéma, d'autres zones de l'oeuvre de Villon, des lectures sur le monde médiéval, ou, dans le Lais, Brassens ou la version du Cid de Pedro salinas, m'ont épaulé aux moments les plus difficiles de mon travail."

Voici un exemple de traduction:

DOUBLE BALLADE

Pour ce, amez tant que voudrez,
suivez assemblées et fêtes,
En la fin já mieux n'en vaudrez
Et si n'y romprez que vos têtes;
Folles amours font les gens bêtes:
Salomon en idolatra,
samson en perdit ses lunettes.
Bien heureux est qui rien n'y a!

DOBLE BALADA

Amad, amantes corazones,
Haced según vuestros antojos,
Id a festines y reuniones:
Terminaréis llenos de piojos.
A los hombres hace Amor flojos:
Salomón a herejía accede,
Sansón pierde sus antojos.
!Feliz de aquél que a Amor no cede!

Orphèus, le doux ménétrier,
Jouant de flûtes et musettes,
En fut en danger d'un meurtrier
Chien Cerberus à quatre têtes:
Et Narcissus, le bel honnêtes,
En un parfond puis se noya
Pour l'amour de ses amourettes.
Bien heureux est qui rien n'y a!

Amnon en vout déshonorer,
Feignant de manger tartelettes,
Sa soeur Thamar et déflorer,
Qui fut chose moult déshonnêtes;
Hérode, pas ne sont sornettes,
Saint Jean Baptiste en décola
Pour danses, saut et chansonnettes.
Bien heureux est qui rien n'y a!

De moi, pauvre, je veuil parler:
J'en fus battu comme à ru teles,
Tout nu, ja ne le quiers celer
Qui me fit mâcher ces groselles,
Fors Catherine de Vaucelles?
Noël le tiers est, qui fut là,
Mitaines à ces noces telles.
Bien heureux est qui rien n'y a!

....

Commentaires de Rubén Reches: "A l'origine de ..."terminaréis llenos de piojos" (il y a) l'expression toute contemporaine "te van a comer los piojos"."Mientras la hojuela se quemaba" constitue un procédé qui, au moment où j'écris ces lignes, me paraît avoir son paradigme dans la fameuse scène du fiacre de Madame Bovary, mais qui depuis a été utilisé beaucoup plus, ou, en tout cas, d'une façon presque permanente, par le cinéma que par la littérature."

Conclusion provisoire: Traduire de la poésie est un acte fait de compromis et de renonciation. Offrir une image cohérente et vraie du poète,

Orfeo, el tierno musicante,
Tocando rústicas dulzuras,
Por Amor se topò delante
del Can de cuatro dentaduras.
Narciso, de aguas puras
Cae al pozo y salir no puede
Por culpa de sus aventuras.
!Feliz de aquél que a Amor no cede!

Amnon, presa de sed de amar,
Con el pretexto de que hambreaba,
Reclamò y desflorò a Tamar,
Mientras la hojuela se quemaba.
Dejó Herodes-!còmo sudaba!-
Que la cabeza de Juan ruede,
Por Salomé que le bailaba.
!Feliz de aquél que a Amor no cede!

De mí también, !pobre!, hablaré,
Por Amor, como lienzo en frío,
Fui golpeado desnudo, y sé
Que lo ordenò un tierno amor mío,
Catherine, con un gesto frío.
Noël, que vio lo que precede,
Recibiò parte del rocío.
!Feliz de aquél que a Amor no cede!

....

sans avoir besoin de notes explicatives, c'est être fidèle à l'original, dût-on de ce fait être infidèle à la lettre. Rude tâche que celle du traducteur! Il ne lui suffit pas d'avoir des connaissances linguistiques, il lui faut en outre, et peut-être en premier, avoir une culture générale étendue et une connaissance approfondie des cultures véhiculées par les langues de départ et d'arrivée.

Gilbert ZONANA

Notes:

(1) CRISOL. Centre de recherches ibériques UNIVERSITE PARIS-X. N°4
Janvier 1986.

(2) Octavio PAZ. 15 poemas de Apollinaire. EDITORIAL LATITUDES. México

(3) TOPIQUES. Publication annuelle de l'Alliance Française de Buenos Aires. Novembre 1984.

LA FILOSOFIA ESPAÑOLA: Una filosofía por descubrir

Juana Sánchez-Gey Venegas.

1. Filosofía y cultura

Vamos a precisar, en primer lugar, a qué llamamos filosofía, distinguiéndola así de cualquiera otra de las actividades humanas que constituyen la cultura. Definimos cultura como aquello que acontece en la vida humana y que sólo el hombre es llamado a crear y transformar, cultura es, pues, el conjunto de manifestaciones ya sean artísticas, ideológicas o sociales que se dan en cada época. Ortega la definía como "aquel sistema de actitudes que da sentido y coherencia a la vida".

Por otra parte, la filosofía es una de estas actividades humanas que consiste singularmente en un cuerpo de razonamiento al que conviene una argumentación coherente, científica, alejada, por tanto, de la mitología o la simple opinión. Esta reflexión o razonamiento tiene como meta desvelar la verdad acerca del mundo y de la existencia, particularmente de la existencia humana.

Nuestro problema ahora, tras estas definiciones puntuales, está en discutir si existe en España una filosofía, o sólo podemos hablar de nuestra cultura, reconociendo su mayor o menor calidad según las épocas, y pregonando los momentos de brillantez, de todos reconocida.

2. La polémica acerca de la filosofía española

El tema que nos ocupa no es de ahora, y no es de ahora porque por muy autocrítico que sea un pueblo y dado un grado de civilización, difícilmente podrá rechazar que se da en su suelo una variedad de manifestaciones culturales; veremos, sin embargo, que al enjuiciar nuestro pasado filosófico se ha dado una enorme polémica a la hora de admitir que en España ha existido reflexión teórica. Por esto, vamos a tratar de analizar esta polémica acerca de la filosofía española en dos momentos históricos:

1. El origen de esta polémica.
2. El estado de la cuestión en la actualidad.

2.1 El origen.

Resulta hoy ya muy conocido el famoso debate que se abre a raíz de unas palabras de Gumersindo de Azcárate en 1876, cuando se produce su separación de la Cátedra por causa de su firma en un documento de protesta dirigido al ministro Orovio, que impedía la libertad de enseñanza; el texto dice así:

Según que, por ejemplo, el Estado ampare o niegue la libertad de la ciencia, así la energía de un pueblo mostrará más o menos su peculiar genialidad en este orden y podrá hasta darse el caso de que

se ahogue casi por completo su actividad, como ha sucedido en España durante tres siglos (1).

La polémica -como han estudiado diversos autores, entre ellos los profesores Abellán (2) y Lain Entralgo (3)- surge entre tres grupos que sustentan diferentes opiniones y aún en algunos de ellos con diversas matizaciones, como ocurre en los krausistas, que apoyan el parecer de Azcárate ; un segundo, lo forman los católicos integristas, que quedan anclados en el tomismo y, en tercer lugar, el parecer de Gumersindo Laverde y Marcelino Menéndez Pelayo, que afirman con contundente documentación bibliográfica la existencia de una filosofía española.

Si nos referimos en primer lugar a los krausistas, hay que entender que no todos apoyaron el planteamiento de Azcárate, que él mismo matizó posteriormente al ver la importancia que se había dado a sus palabras. Federico de Castro, catedrático de Metafísica en Sevilla y krausista ortodoxo, no sólo admite la existencia de la filosofía en España, sino que empeña sus esfuerzos en desentrañar una genuina filosofía española. Otro krausista, Francisco de Paula Canalejas, años antes de que se despertara esta polémica y, por tanto, sin la actitud irritada por la pérdida de la libertad de enseñanza que tal vez moviera a Azcárate, escribía:

En estos momentos, los menos dados a estudios filosóficos sienten ya que germina entre nosotros el espíritu filosófico (4).

Por otra parte, los católicos integristas rechazan toda filosofía progresista o moderna, puesto que la filosofía absoluta llegó a su culminación en la Edad Media, según esta concepción.

Por último, el grupo más independiente -y también el más

competente, pues recurría a la documentación histórica como el mejor argumento para defender la filosofía española- estaba representado por los historiógrafos Gumersindo Laverde y Marcelino Menéndez Pelayo. No podemos ahora recurrir al imponente aparato bibliográfico que cita este historiador santanderino para justificar su defensa; trataremos muy sucintamente de reseñar algunos de los logros teóricos que han germinado en nuestra geografía y que, en muchos casos, constituyen verdaderas escuelas que influyen más allá de nuestras fronteras: el lulismo, precursor de la lógica simbólica; el derecho o la ética internacional, propugnado por Suárez y Vitoria; el pacifismo, inaugurado por Vives y que junto a los estudios de caracteriología de Huarte constituyen el inicio de la modernidad o el senequismo, al que los historiadores de diversas nacionalidades han dedicado sus esfuerzos.

Creemos que no se puede dejar de reconocer que han existido períodos verdaderamente sobresalientes en nuestra historia de la filosofía, bástenos en fin ceñirnos a un momento, aquél en que se desató la polémica que tratamos y que por ser cercano a nosotros, aún pesa sobre nuestro pensamiento. Desde el siglo XIX, repasemos ahora cuál era la realidad de la filosofía española. En este siglo se vive en España con verdadero auge el desarrollo de distintos movimientos filosóficos:

A) En la primera mitad del siglo XIX hubo gran influencia de los movimientos filosóficos franceses, desde la tradición católica (Donoso Cortés), al sensualismo, tanto materialista (Pedro Mata) como mitigado (Félix José Reinoso, Alberto Lista y Juan José Arbolí) o el eclecticismo de Víctor Cousin (Uribe y García Luna).

B) El hegelianismo, que surge en Sevilla a partir de 1851 y en el que destacan Cantero y Ramírez, Benítez de Lugo, Fabié y Escudero, Alvarez de los Corrales, Escudero y Perroso, y dos políticos, como Emilio Castelar y Pi y Margall.

C) El krausismo, del que ya hemos destacado algunas figuras; señalemos ahora que tendrá tres focos importantes en las Universidades de Madrid, Oviedo y Sevilla y que, gracias a la pléyade de docentes adeptos dispersados en otras Universidades e Institutos de Enseñanza Media de toda España, se difunde ampliamente por toda nuestra geografía.

D) La filosofía inglesa tendrá especialmente dos centros de influencia: la escuela escocesa, representada por los profesores de la Universidad de Barcelona Martí d'Eixalá y Llorens i Barba y el pensamiento jurídico de Bentham, cultivado en Salamanca por personalidades como Joaquín Escriche, Joaquín de Ferrer y Valls, Baltasar Anduaga y Espinosa, Ramón de Salas y Toribio Núñez.

E) Por último, desde 1875 irrumpe el positivismo, ya sea desde las corrientes krausistas, denominadas ahora por Adolfo Posada "krausopositivistas" o desde tendencias neokantianas. Desde estas posiciones científicas se acoge con fuerte auge el evolucionismo biológico de Darwin y el filosófico de Spencer, así como la filosofía social de Augusto Comte. Destacaremos algunos representantes positivistas como el neokantiano Manuel de la Revila, a Salvador Calderón que, aunque madrileño de origen, ejerce su labor en el Instituto de Las Palmas de Gran Canaria y en Sevilla como Catedrático de Historia Natural; Antonio Machado Núñez, gaditano, estudia en su ciudad Medicina, pero ejerce su labor docente en Sevilla, como su hijo Antonio Machado y Alvarez, padre de Antonio y Manuel Machado, el cual inició en España los estudios folklóricos y muchos otros.

Hemos querido resaltar el siglo XIX porque es representativo de dos circunstancias que revelan la abundancia tan nutrida de pensadores y el despliegue de tendencias contrapuestas que merecen el calificativo con que se ha denominado a esta época: "siglo de plata español". Por esta razón nos sentimos cerca del juicio de Araquistáin en su obra

Pensamiento español contemporáneo cuando subraya el carácter filosófico de personalidades políticas:

La efímera República Española de 1873 fue casi una república platónica, una república de filósofos (5),

puesto que de los cuatro presidentes, dos fueron hegelianos (Pi y Margall y Castelar) y uno krausista (Salmerón).

Por último, creemos que este siglo ilustra también otra característica fundamental para nuestra historiografía y que estudiaremos más detenidamente en nuestras conclusiones y ésta es la necesidad de profundizar en la historia de las filosofías locales. Hemos visto que algunas de estas corrientes filosóficas, como el hegelianismo y el krausismo, han tenido uno de sus centros más representativos en Sevilla y hasta fechas muy recientes (1983, 1985) estos movimientos no habían sido estudiados. Los estudios actuales de los profesores García Cué (Sevilla) y López Alvarez (Cádiz), especialistas en estos temas, reconocen, no obstante, que quedan muchos estudios monográficos y especializados por hacer.

2.2 Estado de la cuestión.

Hemos reconocido que en la actualidad existen por fin estudiosos de la filosofía española que van sacando a la luz el pasado histórico. Pero aún son escasísimas las Universidades dotadas de la Cátedra de esa especialidad, inexistente en los Institutos y son contadas las historias de la filosofía española que se han escrito en estos últimos años. Destacaremos la obra (6) del catedrático de la Universidad Complutense José Luis Abellán y la del reconocido hispanista de la Universidad de Toulouse-le-Mirail, Profesor Alain Guy (7).

No obstante, y tal vez estos escasos datos son exponente de ello, persiste la polémica acerca de la filosofía española, aunque no con la crudeza de 1876. Porque aún no nos hemos atrevido a llevar a cabo ni mínimamente el proyecto que sobre la filosofía española tenía Gumersindo Laverde en 1859, haciendo caso omiso, como tantas veces, de nuestros antecesores. Las medidas propugnadas eran escuetamente las que siguen: fundar una Academia, lugar de formación e intercambio científico; crear una Biblioteca con noticias biográficas y bibliográficas, anotaciones y comentarios para una posterior publicación; difundir un periódico y celebrar premios anuales para estudios generales o memorias especializadas.

Creemos que, resumidamente, podría describirse el actual estado de la cuestión como la presencia de dos grandes posiciones favorables al estudio y conocimiento de la filosofía española, excluyendo a los que aún la rechazan pero sin argumentación explícita que podamos exponer.

A) La teoría unamuniana de que la filosofía española está difundida en nuestra literatura y no en sistemas filosóficos (8).

B) Y aquellos otros que admiten la filosofía española sin necesidad de recurrir tan solo a nuestros literatos o a nuestros místicos. Con este criterio, el Prof. Guy escribe una densa obra que va desde el Siglo XIII a 1983 y dice:

Desde esta perspectiva, me he restringido puramente a los filósofos, excluyendo teólogos, místicos, doctrinarios del Derecho, psicólogos, pedagogos, ensayistas literarios o analistas del alma hispánica o del devenir de la historia de la Hispanidad (9).

Entre los primeros destaca José Luis Abellán, quien prefiere hablar

de "historia del pensamiento español" para así entender la historia de la filosofía como historia de las ideas que recoge los símbolos y los mitos que han creado en diferentes épocas los pueblos (10). Entre los segundos, el ya citado Alain Guy y Antonio Heredia Soriano, de la Universidad de Salamanca, quien, siguiendo aquel proyecto de G. Laverde, dirige desde 1978 el Seminario de Historia de la Filosofía Española e Iberoamericana, que congrega a numerosos investigadores españoles y extranjeros en la colaboración y exposición de trabajos de investigación que periódicamente publican en las Actas del Seminario y que está suponiendo una mayor concienciación y un despertar de vocaciones a la filosofía española (11).

Desde ambos planteamientos, estos historiadores de la filosofía y del pensamiento español nos han abierto "este coto, para unos vedado y para otros oculto, que constituye una de las mayores riquezas de nuestro patrimonio cultural" (12).

3. Conclusiones

Habría, pues, que reconocer que existen dos clases de públicos: unos que, desde la antigüedad, se han destacado por interesarse por la filosofía española; y otros que, despreciando continuamente el pensamiento teórico de nuestro suelo, no han aceptado incluso las influencias indudables de nuestros pensadores en las filosofías foráneas y que éstas han reconocido, como es el caso de la meritoria tradición anticolonialista del P. de las Casas o Vitoria, o las filosofías moralistas y vitalistas de Vives, los krausistas españoles, Unamuno, Ortega... Si en algunos casos y, debido a nuestra inestabilidad política, estas corrientes se han solidificado en suelo extranjero más que en el que las vió germinar, como ya han dicho algunos historiadores españoles, tendríamos que aclarar la raíz de los prejuicios de aquéllos que niegan nuestra reflexión filosófica. Entienden éstos que la filosofía es la aparición de nuevas ideas con una influencia suficiente en la sociedad de su época. Nosotros, no

obstante, apoyamos que la auténtica narración histórica no puede, en modo alguno, limitarse al estudio de escuelas que acapararon la atención de sus contemporáneos influyendo de modo decisivo en los cambios sociales que se han producido. Por el contrario, una historia integral concede igual mérito a estos hitos como al debate, al diálogo que los ha hecho posible. La Historia de la Filosofía se ocupa tanto de las ideas creadoras como del estudio de los condicionamientos, aceptaciones y críticas con que se desarrollaron. Del mismo modo que no puede afirmarse que una nación tenga una mentalidad filosófica -como a veces se reconoce de Alemania- y otras -como tan a menudo se ha dicho de España- carezca de filosofía. Es erróneo interpretar aquélla como la filosofía y ésta como una filosofía de segunda fila, pues en ambas el pensamiento se está elaborando y tan importante es conocer su origen y desarrollo como su resultado.

En fin, decimos que la filosofía española es una filosofía por descubrir, porque sacando una nota positiva de lo aparentemente negativo, podemos aprovechar el desinterés habido para, poniéndonos manos a la obra, elaborar y sacar a la luz tantos períodos y tantas filosofías jamás o escasamente estudiadas. Los nuevos historiadores de la filosofía española no tendrán que repetir lo ya dicho, les queda un sin fin de documentos inéditos para ser interpretados, un sin fin de lagunas históricas para ser estudiadas, un sin fin de hombres y mujeres que merecen ser tenidos en cuenta en sus luchas y en sus esfuerzos por recrear un progreso en su época. Aquí ya no vale pensar si ha existido entre nosotros un gran filósofo o no, el interés de esta reconstrucción histórica reside en engarzar uno a uno todos nuestros estudios, los de mayor y los de menor valía, al objeto de descubrir el tronco común de su vitalidad. Queda claro que en la historiografía nacional existen algunas lagunas, y hay que admitir que la historiografía periférica que está todavía por hacer.

Tal vez nos toca ahora seguir aquella vía metodológico-histórica emprendida por Laverde y Menéndez Pelayo, que supone llegar al

conocimiento de lo que es la historia de la filosofía española mediante el estudio de documentos inéditos repartidos en los Institutos, Seminarios diocesanos, colecciones privadas de nuestras ciudades y el ahondamiento de nuestras raíces filosóficas, para reconstruir con ánimo confiado la originalidad y la viveza persistentes. La historia no puede limitarse a unos hitos puntuales, descolgando épocas o personas, ya sea por deseo de encubrir la verdad bajo pretexto de intereses que nunca pueden ser científicos, o por simple ignorancia. Esperamos, en fin, que el estudio de nuestra historia no sea, de nuevo, un enzarzamiento de polémicas retóricas sino una labor científica y efectiva.

NOTAS

- (1) G. DE AZCARATE Y MENENDEZ. El self-Government y la Monarquía doctrinaria. Madrid, 1877.
- (2) J.L. ABELLAN. "Menéndez Pelayo y la polémica de la ciencia española". Salamanca, Cuadernos Salmantinos de Filosofía II, 1975, págs. 363-376.
- (5) P. LAIN ENTRALGO. "El problema de España en el siglo XIX", en España como problema. Madrid, Aguilar, 1962.
- (6) FCO. DE P. CANALEJAS Y CASAS. Estudios críticos de filosofía, política y literatura. Madrid, Carlos Bailly-Baillièrre, 1872, pág. 196.
- (7) L. ARAQUISTAIN Y QUEVEDO. Pensamiento español contemporáneo. Buenos Aires, Losada, 1962.
- (8) J. L. ABELLAN. Historia crítica del pensamiento español. Madrid, Espasa-Calpe, 1979.

- (9) A. GUY. Historia de la filosofía española. Anthropos. 1985.
- (10) M. DE UNAMUNO. Ensayos. Madrid, Aguilar, 1942, Vol. II, págs. 937-949.
- (11) A. GUY. Op. cit., pág. 12.
- (12) J. L. ABELLAN. Op. cit., págs. 29-148.
- (13) A. HEREDIA SORIANO. Coordinador de las Actas del Seminario de Filosofía Española., II-V. Serv. Pub. Univ. Salamanca, 1978-1986.
- (14) J. A. REULA PAUL. Algunas constantes del pensamiento español en J.R.Jiménez. Tesis Doctoral. Universidad de la Laguna. 1987. Inédita.

UN MODELO DE VIDA FILOSOFICA: XAVIER ZUBIRI

El 21 de septiembre de 1983 moría Xavier Zubiri Apalategui en la ambulancia que le transportaba a la Clínica de la Concepción de Madrid. Contaba 84 años de edad. La prensa española y nuestros más grandes pensadores se hacen eco, inmediatamente, del significado de este triste acontecimiento. Triste en dos aspectos muy definidos. El primero de ellos, netamente humano: moría el gran, el entrañable, el profundo amigo de muchos, filósofos, médicos, arquitectos, juristas, profesores, escritores... que se acercaron a él atraídos por el eco de su pensamiento, para quedar atrapados por su amistad. Zubiri supo ser amigo; supo vivir y dar amistad. Con frecuencia le gustaba repetir: *la amistad es lo más necesario en la vida*¹. El segundo de los aspectos mencionados es la pérdida del maestro, del filósofo, del pensador. Y leímos durante aquellos días en los distintos Diarios españoles múltiples manifestaciones de admiración y exaltación del maestro.

En el presente artículo queremos recoger los aspectos más destacados de lo que fue la vida de Xavier Zubiri, hombre y español de nuestro siglo que no sólo no despreció el legado cultural histórico heredado, sino que supo entresacar de él las verdades metafísicas halladas por sus antepasados y darles, con el rigor de su pensamiento de filósofo puro, aquellas soluciones que, arrancadas con tesón ascético de la realidad, parecíanle zanjaban los graves problemas que la Filosofía tenía planteados desde Parménides.

Para una mejor y más clara exposición del tema lo dividimos en tres apartados: 1. Biografía; 2. Marco histórico, y 3. Características y significado de su obra.

¹ Zubiri repite incansable, en su vida y en su obra, esta frase de Aristóteles, que recoge ya en el prólogo de *Naturaleza, Historia, Dios*, 5ª Ed., Madrid, 1963.

1. BIOGRAFIA

Xavier Zubiri nace en 1898 en San Sebastián. Tras cursar estudios de Bachillerato se traslada a Madrid para, en su Universidad Central, realizar los de Filosofía. Por aquel entonces eran profesores de esta Universidad, entre otros, José Ortega y Gasset, Juan Zaragueta, Manuel García Morente y Julián Besteiro.

En 1919 marcha a la Universidad de Lovaina, donde en su Instituto Superior de Filosofía se licencia en 1921 con la tesis dirigida por el profesor Noël, *Le problème de l'objectivité d'après Ed. Husserl: I, La logique pure*, pero antes, en 1920, se doctora en Teología en la Universidad Gregoriana de Roma. Tenía apenas 22 años.

Es también en 1921 cuando, ya en España, obtiene el doctorado en Filosofía con la tesis titulada *Ensayo de una Teoría fenomenológica del juicio* ², que dirigida por Ortega y Gasset fue defendida en la Universidad Central de Madrid, obteniendo posteriormente el premio extraordinario. En 1926 gana la Cátedra de Historia de la Filosofía en la misma Universidad.

Pero Zubiri no considera concluida su formación. Es mucho, todavía, lo que ha de aprender para enriquecer su pensamiento y poder dar forma exacta a las ideas que irrumpen precipitadamente en su mente. Se le "actualizan" problemas candentes del filosofar y se le "actualiza" lo "real" ofreciéndole un inmenso bagaje de "riqueza" intelectual, que le aporta la necesaria "solidez" a su impetu formativo en el "estar siendo" de sus ideas ³. Es por ello que desde 1928 a 1931 amplía estudios por diversos centros culturales europeos. Estudia matemáticas con Rey Pastor (Madrid), La Vallée-Poussin (París) y Zermelo (Friburgo); biología con Van Gehuchten (Lovaina), Speman (Friburgo) y Golschmidt y Mangolt (Berlín); física teórica con De Broglie (París) y Schrödinger (Berlín); filología clásica con Jaeger y filosofía con Husserl y Heidegger en Friburgo de Brisgovia.

² Revista de Archivos, Biblioteca y Museos, Madrid, 1923

³ Según Zubiri son tres las dimensiones de la verdad real: patentización y su riqueza, seguridad y su solidez, constatación y su estar siendo. En ellas se ratifica la realidad propia de la cosa en su actualización. Cfr. *Sobre la Esencia*, Madrid, 1963, pp.127-133.

Domina las principales lenguas modernas, pero también se preocupa por las antiguas, por aquellas expresiones con las que el hombre comenzó su andadura filosófico-cultural, por lo que aprende latín, griego, sánscrito, hebreo, sumerio...

Su afán por el saber científico es de todos conocido. Julián Marías asegura que la actividad filosófica de Zubiri parte de una profundísima formación científica que abarca todas las ciencias: "Zubiri está instalado (...) -probablemente más que nadie en el mundo- en esa realidad que llamamos la 'ciencia', desde la matemática a la neurología, desde la teología hasta la lingüística" ⁴. Por otra parte, actualiza continuamente su formación científica, de forma tal que, como afirma el mismo Marías, está siempre "a la última". Esta preocupación la tuvo a lo largo de toda su vida.

Hay una anécdota que deja constancia clara y convincente del enorme caudal de conocimientos científicos que Zubiri poseía. A finales de 1931, en el Instituto Max Plank, Einstein daba una de sus conferencias. En la pizarra escribió una fórmula y vuelto hacia el auditorio dijo: seguramente, ninguno de ustedes sabrá, hasta que lo explique, el significado de lo que he escrito en la pizarra, excepto, claro está, el profesor Zubiri.

Regresa a Madrid, donde se hace cargo de nuevo de su Cátedra de Historia de la Filosofía en 1931, para marchar a París, en 1936, donde imparte diversos cursos de filosofía y teología en el Instituto Católico y estudia lenguas orientales e historia antigua con Deimel, Benveniste, Labat, Dhorme, Delaporte y otros. Regresa a España en 1940 y por diversas presiones político-eclesiásticas es trasladado a Barcelona, y en su Universidad ocupa la misma cátedra que tuviera en Madrid, Historia de la Filosofía.

En 1942, por propia voluntad, abandona la Universidad, "no tanto por razones políticas de contestación, sino porque el ámbito intelectual de la Universidad no le permite pensar en libertad", según afirma Ellacuría ⁵, uno de sus primeros discípulos que, por cierto, realiza la primera Tesis doctoral sobre la filosofía de Zubiri.

⁴ Marías, J., *Filosofía actual y existencialismo en España*, Madrid, 1955; cfr. pp. 339, 340 y 343.

⁵ Ellacuría, I., *La nueva obra de Zubiri: "Inteligencia sentiente"*, apéndice en Zubiri, X. *Siete ensayos de antropología filosófica*, Bogotá, 1982. En las páginas 195 y ss., Ellacuría se refiere a estas circunstancias, aunque sin precisar su causa. No obstante, en relación a las presiones eclesásticas, no podemos olvidar que Zubiri fue ordenado sacerdote y, con posterioridad, anulada dicha ordenación por solicitud propia.

A partir de 1945 y con la ayuda de Jiménez Díaz y Lain Entralgo comienza su docencia privada impartiendo diversos cursos en Madrid, donde fija su residencia, y Barcelona. A finales del año 1971 un grupo de personas, jóvenes en general, se reúnen en la Sociedad de Estudios y Publicaciones de Madrid (institución, como sabemos, sostenida por el Banco Urquijo). Su deseo: comentar y discutir las ideas filosóficas de Xavier Zubiri. Todos se conocían ya de años anteriores. Este deseo se institucionaliza con la creación en enero de 1972, y en el seno de la Sociedad, de un "Seminario Xavier Zubiri" -hoy ya Fundación-, al cual Zubiri acudía puntualmente todos los viernes a las 6 de la tarde.

Zubiri es parco para publicar; se resiste fuertemente a ello. Cuando lo hace, deja constancia de que su preocupación es netamente filosófica-teológica. Sus escritos son densos, profundos, con lenguaje que para nada recuerda el ensayo ni otros modos de escritura más asequibles para el público en general. Sus primeras publicaciones aparecen a partir de 1933 en Cruz y Raya y en Revista de Occidente. Años más tarde, en 1944, la mayoría de estos primeros trabajos son recogidos en un libro titulado *Naturaleza, Historia, Dios*. Es seguramente, junto a *Cinco lecciones de filosofía*, la obra más asequible para el lector. En los diversos artículos que la componen, Zubiri muestra su gran conocimiento de la filosofía histórica, así como los aspectos que más le preocupan de ella, al tiempo que deja entrever en sus comentarios las distintas soluciones que formarán su sistema filosófico.

En 1962 aparece *Sobre la esencia*. Su primera edición se agota en breves días, tal era la expectación alrededor del maestro. No obstante, muchos de quienes lo adquirieron -seguramente la mayoría- no pasan, en su lectura, de las diez primeras páginas o, de hacerlo, no asimilan la densidad de este libro profundamente metafísico y difícil, incluso, para los avezados en estas lecturas. Su valoración va a ser diversa, "para unos sería la obra que confirmaba definitivamente el rigor científico y metafísico del que hasta el momento había sido maestro indiscutible de la filosofía española del tiempo; para otros, en cambio, se trataría de una obra decepcionante por cuanto presentaba un análisis críptico, excesivamente complejo y conceptualmente barroco, que parecía alejado de los centros de interés de una filosofía verdaderamente humana" ⁶.

⁶ Monserrat, J., *Realidad y estructura de la razón. Legado filosófico de X. Zubiri* Pensamiento n.º 157 (1984), p.93.

Un año después, en 1963, se publica sus *Cinco lecciones de filosofía*, que como Zubiri dice en su advertencia preliminar, son de carácter expositivo y docente. Corresponden a un curso que diera en la primavera de ese mismo año y la finalidad, tanto del curso como del libro, la expone claramente Zubiri en su página 9, quien dice: "Desearía tan sólo que al cabo de estas cinco lecciones tuviéramos todos -y yo el primero- la impresión suscitada por el choque de estas concepciones tan diversas de la filosofía. Una impresión que le deja a uno preguntándose a sí mismo: ¿Será posible que a cosas tan distintas se llame así, sin más, 'filosofía'? Es el único resultado que quiero obtener: que al cabo de la quinta lección tengan ustedes en su cabeza el mismo problema que tengo yo en la mía".

En 1980 comienza Zubiri a publicar su estudio sobre la intelección humana, que desarrollará en tres partes, lo que supondrá otros tanto volúmenes: *Inteligencia sentiente*⁷, que aparece en este mismo año; *Inteligencia y logos*, que se publica en 1982, para concluir en 1983 con *Inteligencia y razón*. Esta trilogía cierra el tema del conocimiento humano en su sistema filosófico, tras muchos años de estudio e investigación.

Hemos de darnos cuenta que es en 1935 cuando publica en Cruz y Raya su artículo titulado *¿Qué es saber?*, recogido posteriormente en *Naturaleza, Historia, Dios*. En él se exige ya una superación de las teorías clásicas del conocimiento, oponiendo frente a la "lógica de los razonamientos" y a la "lógica de los principios" una "lógica de la realidad". *Inteligencia sentiente*, según dice el mismo Zubiri, contiene una única idea: "la intelección humana es formalmente mera actualización de lo real en la inteligencia sentiente". Pero la intelección tiene dos modos de actualización, son el *logos* y la *razón*, los cuales "no necesitan llegar a la realidad sino que nacen de la realidad y están en ella"⁸. Queda, así, completada esta trilogía.

Algunos de sus artículos antropológicos publicados en distintas revistas han sido recogidos por Marquinez Argote en la obra titulada *Siete ensayos de antropología filosófica*, que se publica, con una introducción del recopilador, en el año 1982, en Bogotá.

⁷ En las posteriores ediciones de esta obra se tiende a llamar *Inteligencia sentiente* al conjunto de los tres volúmenes, titulado al primero de ellos *Inteligencia y realidad*.

⁸ Zubiri, *Inteligencia sentiente*, Madrid, 1980, p.14.

Después de su muerte se han publicado las siguientes obras:

El hombre y Dios 1984, que dejó prácticamente acabado para su impresión Xavier Zubiri. En este libro el autor expone sus reflexiones acerca del hombre, gran preocupación suya ya apreciable en *Sobre la esencia*, y de Dios, que es eje central en todo su sistema. Pero también expone sus reflexiones acerca de esa "y" que une al hombre y a Dios; en la relación que dice se da entre estas dos realidades, la humana y la divina, está la original aportación zubiriana: "el planteamiento de lo que es el hombre y de lo que es Dios nos llevaba a discutir el problema de Dios "y" el hombre. ¿En qué consiste esa "y"? Esta "y" no tiene carácter copulativo sino implicativo. En su entrega intelectual el hombre descubre que su ser es formal y constitutivamente experiencia de Dios" ⁹.

Sobre el hombre, 1986, obra preparada por Ellacuría, recoge y sistematiza todo lo escrito por Zubiri sobre el hombre: artículos publicados, inéditos, cursos orales y un esbozo de libro del propio Zubiri que contenía un pequeño índice. Zubiri conoció el proyecto elaborado por Ellacuría ¹⁰. La ventaja de esta obra póstuma se halla en que contiene, prácticamente, todos los escritos antropológicos del autor; el inconveniente está en que, al haber sido estructurada en "un libro estrictamente tal" -como Ellacuría dice-, se pierde su cronología y podemos encontrarnos, sin saberlo -he ahí el problema- textos de los primeros años de Zubiri unidos a sus últimas investigaciones.

Los miembros del "Seminario Xavier Zubiri" continúan trabajando en la ordenación de sus notas, apuntes y cursos orales. En breve se prevé la publicación de *Estructura dinámica de la realidad*, obra que se centra en la metafísica dinámica de Zubiri.

Los estudios sobre el sistema filosófico de Zubiri y los homenajes a su persona no han cesado en estos últimos años, siendo cada vez más quienes centra su investigación en el significado profundo y de difícil interpretación de su pensamiento, seguramente uno de los mejor contruidos en español, filosóficamente hablando: Zubiri se expresa siempre desde el lenguaje filosófico.

⁹ Zubiri, *El hombre y Dios*, Madrid, 1984, p. 11.

¹⁰ Cfr. Zubiri, X., *Sobre el hombre*, Madrid, 1986, prólogo de Ellacuría, I., pp. xii-xiii.

2. MARCO HISTORICO

Vamos a ver, de forma resumida, los acontecimientos políticos e intelectuales que el tiempo histórico de Zubiri se producen, para terminar con lo que el propio Zubiri dice sobre la situación intelectual que encuentra.

En relación con los acontecimientos políticos, Zubiri es testigo silencioso de los acontecimientos de su siglo, entre los que se hallan los más grandes enfrentamientos que se han producido en la historia del hombre: las dos guerras mundiales; y con ellas, el fuerte desarrollo de las relaciones internacionales a que dan lugar. Contempla también la gran crisis económica del llamado "crac" del 29 y sus graves resultados. Desde París, sigue atento nuestra guerra civil. En otro sentido, hay que destacar que este es el siglo en que el saber científico se politiza y se convierte en el más importante de los negocios de la sociedad mundial, con el menoscabo intelectual que esto va a suponer.

Todo ello deja en Zubiri "como impronta la convicción de la enorme fragilidad de los supuestos sobre los que está montada la vida intelectual y la filosofía", según asegura F.J. Conde ¹¹, en cuyo estudio nos apoyamos y remitimos a quienes deseen ampliar el marco histórico de Zubiri.

Se producen también importantes hechos intelectuales. Así, en el primer cuarto de siglo Zubiri asiste a la eliminación del positivismo en algunas de sus posiciones y al quebrantamiento del neokantismo. Al tiempo, Ortega imparte sus clases en la Universidad de Madrid. Zubiri le conoce cuando acaba de regresar de Alemania trayendo con él la problemática en que se hallaba la filosofía. De los distintos problemas del momento hay algunos que molestan a Ortega, principalmente: el idealismo, con su yo absoluto, y la inmensa fuerza que ejerce la ciencia, en especial la física teórica y la matemática. Por el contrario, a Zubiri lo que más le atrae es, precisamente, la ciencia, y dentro de ésta, la física. Piensa Zubiri que es una de las formas de conocer la realidad, y por cierto, no la más baladí. Por ello, la filosofía no

¹¹ Conde, F.J., *Realidad y metafísica en Xavier Zubiri, Escritos y Fragmentos Políticos*, Vol I, Madrid, 1974, p. 485.

puede volverle la espalda, sino que debe estar muy atenta a sus hallazgos y tenerlos en cuenta.

En segundo lugar, Zubiri es también testigo del gran auge de las ciencias naturales, que tienen gran esplendor con menoscabo de la filosofía. Para Zubiri las ciencias no agotan el conocimiento de la realidad; sencillamente, la filosofía es otro modo de conocimiento, y resucita la distinción aristotélica entre filosofía primera y filosofías segundas.

Hay un tercer acontecimiento, cual es, la evolución del pensar y el estar en el mundo que se resuelve en tres actitudes filosóficas en el presente siglo: el intuicionismo, la fenomenología y el existencialismo. Zubiri intenta con su propia concepción superar estas tres teorías, aunque sin despreciarlas.

Pero todavía hay más. Tras la segunda guerra mundial surgen ciertas posturas intelectuales que niegan todo valor a la metafísica, es lo que dio en llamarse "muerte de la metafísica". Como contestación a esta nueva forma de desprecio filosófico, Zubiri nos deja su obra escrita y una vida dedicada por completo al hacer filosófico: fue netamente metafísico y siempre se mantuvo alejado de cuantas modas filosóficas surgían en derredor.

Por último, lo que, quizás, más pesadumbre causara a Zubiri: el ateísmo que crece vertiginosamente en forma de indiferencia, ante lo cual exclama: "El tiempo actual es tiempo de ateísmo, es una época soberbia de su propio éxito. El ateísmo afecta hoy, *primo et per se*, a nuestro tiempo y a nuestro mundo. Los que no somos ateos, somos lo que somos, a despecho de nuestro tiempo, como los ateos de otras épocas lo fueron a despecho del suyo" ¹².

Pero veamos ahora cómo juzga el propio Zubiri la concreta situación intelectual que de su época:

"La vida intelectual se encuentra hoy en una situación profundamente paradójica".

"...a pesar de tanta ciencia, tan verdadera, tan fecunda y central de nuestra vida, a la que tantos de los mejores afanes humanos se han consagrado, el intelectual de

¹² Zubiri, X., *Naturaleza, Historia, Dios*, Op. Cit, pp. 394-395.

hoy, si es sincero, se encuentra rodeado de *confusión, desorientación* e intimamente *descontento* consigo mismo. No será, naturalmente, por el resultado de su saber" ¹³.

Era mayo de 1942 cuando Zubiri se expresaba así. Y dará razón de esos tres grandes haberes de la vida intelectual. Dirá que la *confusión* en las ciencias viene producida en primer lugar por la consideración de éstas como colección de conocimientos homogéneos. "En rigor, se opera tan sólo con cantidad de conocimientos. Pero no se sabe dónde comienza y termina una ciencia, porque no se sabe, estrictamente hablando, de qué trata... La primera confusión que reina en el panorama científico actual se debe a la confusión acerca del objeto de cada ciencia". Pero aún hay más, todas las ciencias están catalogadas por igual, "colocadas en un mismo plano", careciendo de unidad sistemática y de perspectiva, lo que conlleva la dispersión de saberes. "La segunda confusión que produce la ciencia se debe a esta sin igual dispersión del saber humano".

En cuanto a la *desorientación*, la atribuye Zubiri al hecho de que en el mundo actual la función intelectual carece de un lugar definido, motivado por la "secreción de verdades" en que se ha convertido esa función, de las que el mundo comienza a seleccionar aquéllas que dan satisfacción al criterio del interés y la utilidad con que se realiza esa selección. Así, "la función intelectual se mide tan sólo por su utilidad, y se tiende a eliminar el resto como simple curiosidad". Por eso, el mundo va perdiendo la conciencia del fin y ganando el desconocimiento de lo que quiere: "en lugar de un mundo, tenemos un caos y en él la función intelectual vaga también caóticamente".

El *descontento* consigo mismo nace cuando el científico, el intelectual recapacita, y aún cuando dentro de sí mismo y en lo que podemos llamar un primer estrato descubra unos métodos y unos resultados -"la producción científica alcanza grados tales, que se tiene la impresión de que la cantidad de descubrimientos científicos excede enormemente de las actuales capacidades humanas para entenderlos"-, si profundizamos más verá que estos métodos, a veces, nada tienen que ver con su inteligencia, para ser simplemente técnica, perdiéndose el sentido de la verdad entre tantas verdades. Por ello, "el intelectual se ve invadido, en el fondo de su

¹³ Ibid, p.5. Corresponde a la última lección de Zubiri dada en la Universidad de Barcelona en 1942, cuyo título, *Nuestra situación intelectual*, fue el mismo con el que aparece en *Naturaleza, Historia, Dios*

ser, por un profundo hastío de sí mismo, que asciende, como una densa niebla, del ejercicio de su propia función intelectual".

A pesar de esta visión del panorama intelectual de su tiempo, que no resulta difícil calificar de pesimista -aún cuando real-, Zubiri no se retrae y continúa el camino emprendido años antes a estas manifestaciones, fiel a su propio clamor: "En esta trágica lucha en que se decide la suerte de la inteligencia el intelectual y la ciencia se ven sumidos, a un tiempo, en una peculiar situación, en *nuestra situación*. A fuer de tal, lo primero que debe hacerse es aceptarla como una realidad de hecho y afrontar el problema que plantea: la restauración de la vida intelectual" ¹⁴.

Este continuaba siendo su intento a los 84 años de edad cuando le sobrevino la muerte, y lo fue durante toda su vida. En el prólogo de *Inteligencia sentiente* leemos: "Hoy estamos innegablemente envueltos en todo el mundo por una gran oleada de sofisticación. Como en los tiempos de Platón y Aristóteles, también hoy nos arrastran inundatoriamente el discurso y la propaganda (...) Por eso es necesario hoy más que nunca llevar a cabo el esfuerzo por sumergirnos en lo real para arrancar con rigor a su realidad aunque no sean sino algunas pobres esquirolas de su intrínseca inteligibilidad".

3. CARACTERÍSTICAS Y SIGNIFICADO DE SU OBRA

La característica principal en el obrar filosófico de Zubiri es, como dice Ellacuría, volverse a las cosas mismas; "atenerse" a ellas, según se expresa el propio filósofo. Ahora bien, este "atenerse" es estrictamente filosófico. Zubiri huye de modos y snobismos culturales, no le preocupa el éxito. Sólo se ocupa de buscar solución a los problemas que se le plantean, en encontrar la verdad filosófica que los resuelva.

¹⁴ Zubiri, *Naturaleza, Historia, Dios, Op. Cit.*, p. 11. Las citas de los párrafos anteriores pertenecen a la misma obra, pp. 5-10.

La obra de Zubiri -como en la mayoría de pensadores y creadores de arte- ha sido estructurada en diversas etapas por algunos de sus discípulos, tal es el caso, entre otros, de Ignacio Ellacuría y Diego Gracia ¹⁵.

Si de etapas hablamos en Zubiri, estamos obligados a matizar mucho este término, por cuanto el pensamiento que nos muestra ya en su tesis doctoral se halla también en su última obra y es el mismo que nos encontramos en cada uno de sus escritos. Basten como ejemplo estas dos frases: "¿cómo es posible que alejándonos de la realidad lleguemos a obtener un más perfecto conocimiento de ella?"; "la 'conciencia en general' no existe; existen sólo actos de darse cuenta propios de un yo concreto; la conciencia, en general, no es sino una pura abstracción..." ¹⁶.

Naturalmente que este pensamiento se encuentra mucho más enriquecido conforme van pasando los años, especialmente en un hombre que, como Zubiri, no cesa en su continua investigación.

El Diccionario Espasa-Calpe define la palabra "etapa" como "periodo o espacio de tiempo que se distingue de los demás por alguna circunstancia o accidente", y el de la Real Academia de la Lengua, como "época o avance en el desarrollo de una acción u obra". Las "circunstancias" o "accidentes" que podemos apreciar en Zubiri son, sencillamente, el propio enriquecimiento que adquiere su pensamiento. Por tanto, si entendemos por "etapa" *desarrollo de*, en forma continuada, sin cambios en la vectorial trazada y sin movimientos bruscos, pensamos que, para una sistemática de estudio, podríase hablar de distintas etapas en Xavier Zubiri; lo que, desde luego, nunca podrá hacerse es hablar de etapas a la manera como lo hacemos de Wittgenstein o de Bachelard, por ejemplo.

Julián Marías decía en 1952 que quien oyera hablar a Zubiri podría reconocer en sus palabras el eco de aquellas que pronunciara en su tesis doctoral ¹⁷. Habían pasado

¹⁵ Cfr. Ellacuría I., *La idea de filosofía en Xavier Zubiri, Homenaje II*, T.I, Madrid, 1970, pp. 461-523; *Introducción crítica a la antropología filosófica de Zubiri, Realitas II*, Madrid, 1976, pp. 49-137. Gracia, D. *Materia y sensibilidad, Realitas II*, Madrid, 1976, p. 204; *Voluntad de verdad para leer a Zubiri*, Barcelona, 1986, pp. 19-31 y *Zubiri 1989-1983*, Vitoria, 1984, pp. 73-137.

¹⁶ Zubiri, *Ensayo de una teoría fenomenológica del juicio*, Madrid, 1923, pp. 19 y 86, respectivamente.

¹⁷ Marías, J., Op. Cit., p. 341.

ya 31 años, pero si vemos su trilogía sobre la inteligencia, leeremos frases parecidas a las citadas más arriba, y son ya 60 los años transcurridos.

Los campos de estudio que interesan a Zubiri son, principalmente: filosofía en cuanto tal y su historia, metafísica, teología, antropología, física, teoría del conocimiento, estética...

Cuanto se han acercado a su obra, tanto si están conformes con su pensamiento como si han diferido de él, han estado de acuerdo en calificarlo de filósofo puro, metafísico. Y el respeto que, sobre todo en nuestro momento actual, comporta este hecho se deja entrever en los escritos favorables a su obra, pero también, y esto es lo importante, en las críticas, no muchas por el momento, que se le hacen.

El concepto de filosofía que se desprende del sistema zubiriano, aún a fuerza de simplificar en exceso, podríamos resumirlo así:

Para Zubiri son dos los aspectos claves para que exista una filosofía: actividad y objeto. En relación a la primera dirá que "la filosofía no es una ocupación más, ni tan siquiera la más excelsa del hombre, sino que es un modo fundamental de su existencia intelectual". Referente al segundo nos dice que "en cada pensador el objeto que ha asignado a la filosofía ha configurado de distinta manera su mente" ¹⁸. Entiende Zubiri que tanto una como otro se implican, por cuanto la filosofía es un continuo hacerse con su objeto; es un continuo esfuerzo, "violencia", no sólo por hacerse con su propio objeto, sino incluso por mantenerlo "patente" ante sí misma. Es una "reivindicación" continua del objeto. Y sólo al final de una vida en esta plena dedicación se podrá, quizás, decir qué sea la filosofía. En esta continua actividad no es posible definición alguna. La filosofía es aquello que llega a ser, "porque la filosofía es el problema de la forma intelectual de Sabiduría" ¹⁹.

¿Qué ha llegado a ser esta filosofía plenamente activa que nunca alcanza a configurarse definitivamente y para siempre en Xavier Zubiri?

¹⁸ Zubiri, *Naturaleza, Historia, Dios*, Op. Cit., p.225 y *Cinco lecciones de filosofía*, Madrid, 1963, p. 225, respectivamente.

¹⁹ *Ibid.*, p. 221.

La filosofía en Zubiri es una metafísica que en continua búsqueda de sí misma - es su acción creadora- se vuelca sobre la realidad -objeto- para dar razón de ella, no por ser tal, sino en cuanto que es realidad -o sea, trascendente.

Este concepto de "realidad" lo es en su sentido más amplio: realidad intramundana y transmundana. Lo cual no significa que Zubiri hable de dos realidades distintas, es una única realidad que abarca el todo.

Por "trascendental" entiende Zubiri el orden de la realidad en cuanto tal realidad, es decir, la realidad como un "de suyo". Diríamos, pues, como última síntesis conclusiva, que la filosofía de Xavier Zubiri es una metafísica de la realidad en cuanto tal realidad, y, por tanto, trascendental.

Nos encontramos, así, ante un auténtico metafísico, cuyos principales temas fueron la realidad y la forma cómo alcanzamos su conocimiento. Dentro de esta realidad los aspectos que más le preocuparon fueron Dios y el hombre.

Maruja Serrano

BIBLIOGRAFIA DE ZUBIRI

A. Libros:

1921. *Le problème de l'objectivité d'après Ed. Husserl: I. La logique pure.* Tesis de licenciatura (no publicada), dirigida por el Prof. Noël en el Institut Supérieur de Philosophie, Lovaina.
1923. *Ensayo de una teoría fenomenológica del juicio.* Tesis doctoral. Madrid.
1944. *Naturaleza, historia, Dios.* Madrid. (utilizada la 5ª ed., 1963).
1962. *Sobre la esencia.* Madrid.
1963. *Cinco lecciones de filosofía.* Madrid.
1980. *Inteligencia sentiente.* Madrid.
1982. *Siete ensayos de antropología filosófica.* Bogotá.
1982. *Inteligencia y logos.* Madrid.
1983. *Inteligencia y razón.* Madrid.
1984. *El hombre y Dios.* Madrid.
1986. *Sobre el hombre.* Madrid.

B. Artículos y trabajos menores.

1925. *La crisis de la conciencia moderna,* La ciudad de Dios, 1247, pp. 202-221.
1926. *Filosofía del ejemplo,* Revista de Pedagogía, 55, pp. 289-295.
1933. *Sobre el problema de la filosofía, (I y II) ,* Revista de Occidente, 115 y 118, pp. 51-80 y 83-117.
1933. *Hegel y el problema metafísico,* Cruz y Raya, 1, pp. 11-40. Reimpreso en NHD.
1933. *Nota preliminar a un sermón del Maestro Eckhart,* Cruz y Raya, 4, pp. 83-86.

1934. *La nueva física. Un problema de filosofía*. Cruz y Raya, 10, pp. 7-94. Reimpreso en NHD.
1935. *Filosofía y metafísica*, Cruz y Raya, 30, pp. 7-94. Reoogido, no completo, en NHD.
1935. *En torno al problema de Dios*, Revista de Occidente, 149, pp. 129-159. Reimpreso en NHD.
1936. *Ortega, maestro de filosofía*, El sol, 8.3.1936.
1937. *Note sur la philosophie de la religion*, Bulletin de l'Institut Catholique de Paris, 28, 2ª serie, pp. 334-341.
1940. *Sócrates y la sabiduría griega*, Escorial, 2, pp. 187-226. Reimpreso en NHD.
1941. *Ciencia y realidad*, Escorial, 10, pp. 177-210. Reimpreso en NHD.
1942. *El acontecer humano: Grecia y la pervivencia del pasado filosófico*, Escorial, 23, pp. 401-432. Reimpreso en NHD.
1959. *El problema del hombre*, Indice, 120, pp. 3-4.
1963. *El hombre, realidad personal*, Revista de Occidente, 1, pp. 5-29. Reimpreso en *Siete ensayos de antropología filosófica*.
1964. *El origen del hombre*, Revista de Occidente, 17, pp. 146-173. Reimpreso en *Siete ensayos de antropología filosófica*.
1964. *Transcendencia y física*, Gran Enciclopedia del Mundo, Vol. 19, Bilbao, pp. 419-424.
1967. *Notas sobre la inteligencia humana*, Asclepio. Archivo Iberoamericano de Historia de la Medicina y Antropología Médica, Vol. XVIII-XIX, pp. 341-353. Reimpreso en *Siete ensayos de antropología filosófica*.
1973. *El hombre y su cuerpo*, Asclepio. Archivo Iberoamericano de Historia de la Medicina y Antropología Médica, Vol. XXV, pp. 3-15. Reimpreso en *Siete ensayos de antropología filosófica*.
1974. *El espacio*, Realitas I, Madrid, pp. 479-514.
1974. *La dimensión histórica del ser humano*, Realitas I, Madrid, pp. 11-69. Reimpreso en *Siete ensayos de antropología filosófica*.
1975. *El problema teológico del hombre*, Teología y mundo contemporáneo, Homenaje a K. Rahner, Madrid, pp. 55-64. Reimpreso en *Siete ensayos de antropología filosófica*.
1976. *El concepto descriptivo del tiempo*, Realitas II, Madrid, pp. 7-47.

1979. *Respectividad de lo real*, Realitas III-IV, Madrid, pp. 13-43.
1981. *Reflexiones teológicas sobre la Eucaristía*, Estudios Eclesiásticos, 216-217, pp. 39-59.
1982. *Investigar es dedicarse a la realidad verdadera*, YA, Madrid, 19.10.1982. Reimpreso en Cuadernos de Filosofía Latinoamericana, 17 (1983), pp. 103-106.
1983. *Ortega, un maestro*, Revista de Occidente, 24-25, pp. 279-281.
1984. *Dos etapas*, Revista de Occidente, 32, pp. 43-50. Es el prólogo a la versión inglesa del libro *Naturaleza, Historia, Dios*.

LE PERE LEBRET : PROTRAIT D'UN HOMME AU SERVICE DES HOMMES.

Le 26 mars 1967, Rome publie une encyclique sur "le développement des peuples" dont le principal inspirateur, Louis-Joseph Lebreton, est mort quelques mois auparavant, en juillet 1966. Ce dominicain, né en 1897 près de Saint-Malo, a consacré les vingt dernières années de sa vie à l'élaboration d'une pratique et d'une théorie chrétienne du développement, à la suite d'un itinéraire des plus singulier.

Après sept années passées dans la marine nationale comme officier navigant, directeur des mouvements du Port de Beyrouth, puis instructeur à l'école navale de Brest, il entre au noviciat en 1923. De retour à Saint-Malo comme aumônier des marins, il fonde en 1931 le Secrétariat Social Maritime, puis la Fédération Française des Syndicats Professionnels de Marins.

Au travers du "Mouvement de Saint-Malo", le Père Lebreton s'emploie, devant la crise économique, à obtenir une réorganisation de la profession des pêcheurs.

En 1941, il fonde à Marseille l'association *Economie et Humanisme* qui réunit autour de lui des laïcs tels François FERROUX, Gustave THIBON ... Fondée pour promouvoir une "économie humaine", l'association se fait connaître à la Libération en participant aux premiers efforts d'enquête et de réflexion sur l'aménagement du territoire.

Dès 1947 cependant, à la suite d'un voyage au Brésil, le Père Lebret oriente son activité vers la question du sous-développement économique. A partir de 1952, il fera des voyages réguliers en Amérique latine.

Dans les années 1952-1954, il se consacre à l'étude des besoins et des possibilités de l'Etat de Sao-Paulo, au regard du développement. Il fera également des travaux sur les niveaux de vie comparés dans les villes du Brésil et une étude sur le développement et l'implantation d'industries dans le *Nordeste* brésilien - le triste "triangle de la faim".

En 1955-1956, il travaille pour la Colombie avec plusieurs de ses équipiers, amenés à intervenir selon leur spécialité.

En 1956-1957, il retourne au Brésil pour diriger une étude sur les trois Etats du sud du Brésil.

En 1958, il fonde l'IRFED : Institut de recherche et de formation en vue du développement harmonisé. Cet institut a été pensé en vue d'activités multiformes.

Il est d'abord un centre de recherches qui veut définir les conditions d'un développement harmonisé, c'est à dire d'un développement qui ne se contente pas d'être une pure croissance économique. Car le développement d'un pays ou de régions passe aussi et surtout par le "développement des hommes".

C'est dans ces perspectives de recherche et à partir d'une expérience sur le terrain, que le Père Lebret fondera à l'intérieur de L'IRFED une section "Développement et Civilisations". Il marque ici sa défiance à l'égard de l'économisme pur, et sa conviction que le développement se confond avec la recherche d'une nouvelle civilisation.

Cette nouvelle civilisation ne peut faire fi des civilisations des peuples du Tiers-Monde. IL faut assumer les valeurs des sociétés préindustrielles.

Les réflexions du Père Lebret sur ce thème débouchent sur son ouvrage clé : *Suicide ou survie de L'Occident ?* écrit en octobre 1958.

Il est désormais considéré comme l'expert international prédominant sur les questions de développement. C'est à ce titre qu'il est nommé expert au Concile Vatican II en 1963, par Paul VI, et qu'il travaille à la future encyclique *Populorum progressio*, à laquelle il fournit l'essentiel de ses concepts. L'éthique du développement mise en place par le document pontifical est ainsi l'aboutissement d'une démarche menée tant dans le champ théorique des sciences humaines que sur le terrain du Tiers-Monde.

Laurence BURGORGUE.

